



MA SOMBRE
VANESSA

KATE ELIZABETH
RUSSELL

roman

«Un roman qu'on ne
lâche pas. De la dynamite.»

STEPHEN KING

Kate Elizabeth Russell

MA SOMBRE VANESSA

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Caroline Bouet

LES ESCALES



Titre original : *My Dark Vanessa*

© 2020, Kate Elizabeth Russell.

Édition française publiée par :

© Éditions Les Escales, un département d'Édi8, 2020

92, avenue de France

75013 Paris – France

Courriel : contact@lesescales.fr

Internet : www.lesescales.fr

ISBN : 978-2-36569-547-3

Couverture : © Hokus Pokus Créations.

Image : © Elsie Lyons d'après les photographies de Wojciech Zwolinski / Arcangel (portrait)
et de Cristina Romero Palma / Shutterstock (papillon).

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

J'ai grandi dans le Maine et j'y ai été scolarisée. J'ai fréquenté un établissement privé (un externat) en troisième et en seconde – avant de quitter l'école pour des raisons personnelles. Je suis revenue dans la région par la suite afin d'étudier à l'université. En raison des similitudes entre ces faits assez généraux et certains éléments fictifs que l'on retrouve dans Viens que je t'adore, j'ai bien conscience que les lecteurs connaissant un peu mon histoire pourraient s'empresse de conclure, à tort, que je raconte dans ces pages l'histoire secrète de ces événements. Ce n'est pas le cas. Il s'agit d'une œuvre de fiction, dont les personnages et le cadre sont complètement imaginaires.

Quiconque a suivi l'actualité ces dernières années a eu vent d'histoires qui évoquent la trame de ce roman, et que mon imagination a transformées. D'autres influences sont venues enrichir cette matière, comme la théorie critique du traumatisme, la culture pop, le post-féminisme du début des années 2000, ainsi que mes propres sentiments complexes à l'égard de Lolita. Ce que je décris ici correspond au processus normal d'écriture fictionnelle. Mais un excès de prudence me pousse à répéter que rien dans ce roman ne vise à raconter des événements réels. Hormis les quelques vagues parallèles énoncés précédemment, ceci n'est pas mon histoire personnelle, ni celle de mes professeurs ni celle d'aucune de mes connaissances.

*Aux Dolores Haze et Vanessa Wye du monde réel
dont les histoires n'ont pas encore été
entendues, crues ou comprises.*

2017

Je me prépare pour aller travailler et cela fait huit heures que le post est en ligne. Tout en passant le fer à boucler dans mes cheveux, je rafraîchis la page. Jusqu'à présent, 224 partages et 875 « likes ». J'enfile mon tailleur noir en laine, rafraîchis de nouveau la page. Je cherche mes escarpins noirs plats sous le canapé, rafraîchis. Attache au revers de ma veste le badge doré avec mon nom, rafraîchis. Chaque fois, les chiffres grimpent et les commentaires se multiplient.

Tu es tellement forte.

Vous êtes tellement courageuse.

Quel genre de monstre a pu faire une chose pareille à une enfant ?

Je relis le dernier SMS que j'ai envoyé à Strane il y a quatre heures : Bon, tu tiens le coup... ? Il ne l'a toujours pas lu. J'en tape un autre – Je suis là si tu as envie de parler – avant de me raviser, de l'effacer, et d'envoyer à la place une simple ligne de points d'interrogation. J'attends quelques minutes, j'essaie de l'appeler, mais lorsque je tombe sur sa messagerie, je fourre le téléphone dans ma poche et je sors de mon appartement en claquant la porte

derrière moi. Pas la peine de se donner autant de mal. C'est lui qui a créé ce bordel. C'est son problème, pas le mien.

Au travail, installée derrière le comptoir du concierge qui occupe un coin du hall de l'hôtel, je recommande des activités et des restaurants aux clients. La haute saison touche à sa fin, et les derniers touristes viennent admirer le feuillage automnal avant que le Maine baisse le rideau pour l'hiver. Avec un sourire inébranlable qui peine à se lire dans mes yeux, je réserve une table pour un couple qui fête son premier anniversaire de mariage, et je fais en sorte qu'une bouteille de champagne les attende dans leur chambre à leur retour, une petite attention que rien ne m'oblige à avoir et qui me vaudra un bon pourboire. Je réserve notre Lincoln pour conduire une famille à l'aéroport pour jets privés. Un homme qui séjourne ici un lundi soir sur deux pour affaires m'apporte trois chemises sales et me demande s'il est possible de les récupérer le lendemain matin.

— Je m'en charge.

— Vous êtes formidable, Vanessa, me dit-il avec un grand sourire qu'il accompagne d'un clin d'œil.

Quand vient l'heure de ma pause, je m'assieds dans un box inoccupé des services administratifs qui se trouvent derrière la réception, et, le regard rivé sur mon téléphone, je mange un sandwich de la veille, reliquat d'un buffet. Consulter le post Facebook est devenu compulsif. Je ne peux empêcher mes doigts de bouger ni mes yeux de se déplacer frénétiquement sur l'écran, de noter le nombre croissant de « likes » et de partages, les dizaines de Tu es courageuse, Continuez à dire la vérité, Je te crois. Trois petits points clignotent – quelqu'un rédige un commentaire à l'instant même. Et puis, comme par magie, un nouveau commentaire surgit, un nouveau message d'encouragement et de soutien qui me pousse à envoyer valser mon téléphone en le faisant glisser à l'autre bout du

bureau, et à balancer le reste de mon sandwich rassis dans la poubelle.

Je m'apprête à retourner dans le hall de l'hôtel quand mon téléphone se met à vibrer : APPEL ENTRANT JACOB STRANE. Je ris en décrochant, rassurée qu'il soit en vie, qu'il appelle.

— Ça va ?

Pendant quelques secondes, silence radio, et je me fige, je regarde fixement la fenêtre qui donne sur Monument Square, sur le marché des petits producteurs et les food trucks. Nous sommes début octobre, l'automne est à son apogée, et tout, en cette saison, semble sorti d'un catalogue L.L.Bean¹ – citrouilles et Calebasses, pichets de cidre. Une femme en chemise bûcheron et *duck boots* traverse la place en souriant au bébé harnaché contre sa poitrine.

— Strane ?

Il laisse échapper un profond soupir.

— J'imagine que tu as vu.

— Ouais. J'ai vu.

Je ne pose pas de question, mais il se lance tout de même dans une explication. Il me dit que l'école est en train d'ouvrir une enquête et qu'il se prépare au pire. Il pense qu'on va l'obliger à démissionner. Il doute de pouvoir terminer l'année scolaire, peut-être même qu'il sautera avant les vacances de Noël. Entendre sa voix est un tel choc que j'ai du mal à suivre ce qu'il me raconte. Voilà des mois que nous ne nous sommes pas parlé, depuis que, en proie à une intense panique suite à la mort de mon père victime d'une crise cardiaque, j'ai dit à Strane que cela ne pouvait plus continuer. Le genre de sursaut de moralité qui s'est emparé de moi à plusieurs reprises tout au long de mes années de conneries – au gré des licenciements, ruptures et dépressions –, comme si bien me comporter pouvait réparer de manière rétroactive toutes les choses que j'ai cassées.

— Mais ils ont déjà mené l'enquête quand elle était ton élève.

— Ils réexaminent les choses. Ils réinterrogent tout le monde, répond-il.

— Si à l'époque ils en étaient arrivés à la conclusion que tu n'avais rien fait de mal, pourquoi changeraient-ils d'avis aujourd'hui ?

— Tu as suivi les infos récemment ? Les temps ont changé.

J'ai envie de lui dire qu'il dramatise la situation, que tout ira bien du moment qu'il est innocent, mais je sais qu'il a raison. Depuis un mois, quelque chose prend de l'ampleur, toute une vague de femmes révèle que des hommes sont des harceleurs, des agresseurs. Ce sont principalement des gens célèbres qui sont visés – musiciens, hommes politiques, stars de cinéma –, mais des noms de personnes moins connues ont également été mentionnés. Quelle que soit leur histoire, les accusés passent par les mêmes étapes. Tout d'abord, ils nient en bloc. Puis, quand il devient évident que le vacarme des accusations ne se dissipera pas, ils démissionnent de leur fonction dans la disgrâce et font une annonce officielle dans laquelle ils présentent vaguement leurs excuses, sans pour autant aller jusqu'à admettre leurs torts. Vient alors l'étape finale : ils se taisent et disparaissent. C'est hallucinant d'assister à ce spectacle jour après jour – de voir ces hommes tomber si facilement.

— Ça devrait aller, dis-je. Ce qu'elle a écrit est un tissu de mensonges.

Au téléphone, Strane aspire une bouffée d'air qui siffle entre ses dents.

— Je ne sais pas si elle ment, du moins pas d'un point de vue technique.

— Mais tu l'as à peine touchée. Dans ce post, elle parle d'agression.

— Une agression, répète-t-il avec dédain. Une agression, ça peut signifier tout et son contraire, de même que « coups et blessures » peut vouloir dire que tu as attrapé quelqu'un par le poignet ou que tu l'as bousculé en lui flanquant un coup dans l'épaule. C'est un terme juridique vide de sens.

Je regarde le marché de l'autre côté de la vitre : la foule qui fourmille, les nuées de mouettes. Une femme qui vend de la nourriture ouvre une marmite métallique et libère un nuage de vapeur en sortant deux *tamales*.

— Tu sais, elle m'a envoyé un message la semaine dernière.

Blanc.

— Ah bon ?

— Elle voulait savoir si moi aussi, je témoignerais. Elle a dû se dire qu'elle serait plus crédible si elle réussissait à m'embarquer là-dedans.

Strane reste muet.

— Je n'ai pas répondu. Évidemment.

— Non. Bien sûr.

— J'ai cru qu'elle bluffait. Je ne pensais pas qu'elle aurait le cran de le faire.

Je me penche en avant, j'appuie mon front contre le carreau de la fenêtre.

— Ça va aller. Tu connais ma position sur le sujet, dis-je.

À ces mots, Strane laisse échapper un soupir. J'imagine le sourire de soulagement sur son visage, les rides au coin de ses yeux.

— Je suis ravi de l'entendre, dit-il.

Quand je retrouve mon poste derrière le comptoir, j'ouvre Facebook, je tape « Taylor Birch » dans la barre de recherche, et son profil emplît l'écran. Je fais défiler le maigre contenu public que

je surveille depuis des années, les photos et les mises à jour sur sa vie, et désormais, tout en haut, le post au sujet de Strane. Les chiffres continuent de grimper – 438 partages maintenant, 1 800 « likes », et de nouveaux commentaires, toujours la même chose.

Tu es un exemple pour nous tous.
Votre force m'impressionne.
Continue à porter ta vérité, Taylor.

Quand Strane et moi nous sommes rencontrés, j'avais quinze ans, et lui quarante-deux. Pratiquement trente années parfaites nous séparaient. C'était ainsi que je décrivais à l'époque la différence entre nous : parfaite. Trois fois mon âge – ce chiffre me plaisait. Comme il était simple d'imaginer trois « moi » en lui : un moi autour de son cerveau, un autre autour de son cœur, et le troisième, à l'état liquide, coulant dans ses veines.

À Browick, m'avait-il alors expliqué, on savait que de temps à autre, il y avait des histoires d'amour prof-élève, mais lui n'en avait jamais vécue, car avant moi, jamais il n'en avait éprouvé le désir. J'avais été la première élève à lui mettre cette idée dans la tête. Quelque chose en moi faisait que le jeu en valait la chandelle. J'étais dotée d'un charme qui l'avait attiré.

Ce n'était pas ma jeunesse, pas en ce qui le concernait. Par-dessus tout, il aimait mon esprit. Il trouvait que j'avais l'intelligence émotionnelle d'un génie, et que j'écrivais comme un prodige, qu'il pouvait me parler, se confier à moi. Tapi au plus profond de moi, disait-il, se trouvait un romantisme sombre, semblable à celui qu'il percevait en lui-même. Avant moi, personne n'avait jamais compris cette part sombre de son être.

— C'est bien ma veine, m'avait-il dit. Quand enfin je trouve mon âme sœur, elle a quinze ans.

— Et moi, qu'est-ce que je devrais dire alors ? avais-je répliqué. Tu imagines, tu as quinze ans, et ton âme sœur, c'est un vieux.

Il avait alors scruté mon visage pour s'assurer que je blaguais – ce qui était bien entendu le cas. Les garçons de mon âge ne m'intéressaient absolument pas – leurs pellicules et leur acné, leur cruauté, leur façon de découper les filles en caractéristiques, de donner des notes de 1 à 10 aux différentes parties de notre corps. Je n'étais pas faite pour eux. J'aimais la prudence mûre de Strane, sa façon de me courtiser lentement. Il comparait mes cheveux à la couleur des feuilles d'érable, me glissait de la poésie entre les mains – Emily, Edna, Sylvia. Il me poussait à me voir avec ses yeux à lui, une fille ayant le pouvoir de surgir avec ses cheveux rouges et de dévorer les hommes comme l'air. Il m'aimait tellement qu'une fois que j'avais quitté sa salle de classe, il lui arrivait de se laisser tomber sur ma chaise et de poser sa tête sur la table de séminaire afin d'essayer d'inhaler ce qu'il restait de moi. Et tout cela, c'était avant même que nous nous soyons embrassés. Avec moi, il s'était montré prudent. Il s'était vraiment efforcé de bien agir.

Il est facile de déterminer le moment où tout a commencé, cet instant où je suis entrée dans sa classe baignée de soleil, et où j'ai senti ses yeux me boire pour la première fois, mais il est plus difficile de savoir quand cela s'est terminé, si cela s'est bel et bien terminé. Je crois que cela s'est arrêté quand j'avais vingt-deux ans, quand il m'a dit qu'il devait se ressaisir et ne pouvait vivre décemment tant que je me trouvais à proximité. Mais ces dix dernières années, il y a eu des coups de fil tard dans la nuit, des moments où lui et moi avons revécu le passé, tourmentant la blessure que nous refusions tous deux de laisser cicatriser.

Je suppose que c'est vers moi qu'il se tournera dans dix ou quinze ans, lorsque son corps commencera à se dégrader. Voilà comment, à mon sens, cette histoire d'amour se terminera probablement : moi, fidèle comme un chien, laissant tout tomber et faisant tout mon possible, tandis que lui prend, prend, prend.

Je sors du travail à onze heures du soir, et je marche dans les rues désertes du centre-ville en comptabilisant chaque pâté de maisons que je franchis sans consulter le post de Taylor comme une victoire personnelle. Une fois dans mon appartement, je ne regarde toujours pas mon téléphone. J'accroche mon tailleur sur un cintre, je me démaquille, je fume un bong au lit et j'éteins la lumière. Maîtrise de soi.

Mais dans le noir, quelque chose change en moi, et je sens les draps qui glissent entre mes jambes. Soudain, je ne suis que besoin – j'ai besoin d'être rassurée, de l'entendre dire, clairement, que, bien sûr, il n'a pas fait ce dont cette fille l'accuse. J'ai besoin qu'il dise une fois de plus qu'elle ment, qu'elle mentait il y a dix ans et ment toujours, qu'elle se laisse aujourd'hui berner par les sirènes de la victimisation.

Il décroche au milieu de la première sonnerie, comme s'il attendait mon appel.

— Vanessa.

— Je suis désolée, je sais qu'il est tard.

Et voilà que je me dérobe, sans trop savoir comment lui demander ce que je veux. La dernière fois que nous l'avons fait remonte à il y a tellement longtemps. Mes yeux se promènent dans la pièce obscure, je distingue le contour de la porte du placard restée ouverte, l'ombre du réverbère projetée sur le plafond. Dans la cuisine, le frigo ronronne et le robinet goutte. Il me doit ça, pour mon silence, ma loyauté.

— Je ferai vite. Quelques minutes, pas plus.

J'entends le bruissement des draps tandis qu'il s'assied dans le lit et fait passer le téléphone d'une oreille à l'autre, et pendant un instant, je crois qu'il va me dire non. Mais alors, dans ce demi-murmure qui change mes os en lait, il commence à égrener ce que j'étais : *Vanessa, tu étais jeune et tu exhalais la beauté. Tu étais adolescente, érotique et tellement vivante, cela me foutait carrément la trouille.*

Je me mets sur le ventre et je cale un oreiller entre mes jambes. Je lui demande de me donner un souvenir, quelque chose dans quoi me glisser. Il passe les scènes en revue en silence.

— Dans le bureau derrière la classe, commence-t-il. C'était en plein cœur de l'hiver. Toi, allongée sur le canapé, ta peau tout hérissée de chair de poule.

Je ferme les yeux et me voilà dans le bureau – les murs blancs et le parquet lustré, la table avec une pile de copies non corrigées, un canapé râpeux, un radiateur qui siffle, et une unique fenêtre, octogonale, avec une vitre de la couleur de l'écume. Les yeux rivés sur cette vitre tandis qu'il s'occupait de moi, j'avais l'impression d'être sous l'eau, mon corps en apesanteur dans le roulis des flots, et peu m'importait où se trouvait la surface.

— Je t'embrassais, te léchais. Te faisais frémir.

Il laisse échapper un petit rire.

— C'est comme ça que tu disais. « Fais-moi frémir. » Ces drôles d'expressions que tu inventais. Tu étais tellement timide, tu détestais parler de ces choses, tu voulais juste que je les fasse. Tu te souviens ?

Je ne m'en souviens pas. Pas exactement. Tant de mes souvenirs de l'époque sont confus, incomplets. J'ai besoin qu'il

comble les blancs, même si parfois, la fille qu'il décrit me semble être une inconnue.

— Tu avais du mal à ne pas faire de bruit, poursuit-il. Tu te mordais pour ne pas ouvrir la bouche. Je me souviens qu'une fois, tu t'es mordu si fort la lèvre inférieure que tu as commencé à saigner, mais tu ne voulais pas que je m'arrête.

J'enfonce mon visage dans le matelas, je me frotte à l'oreiller tandis que ses mots inondent mon cerveau et me transportent hors de mon lit, dans le passé, à mes quinze ans, je suis nue de la taille aux pieds, affalée sur le canapé de son bureau, je tremble, je brûle, tandis qu'il est agenouillé entre mes jambes, les yeux posés sur mon visage.

Mon Dieu Vanessa, ta lèvre. Tu saignes.

Je secoue la tête et enfonce mes doigts dans les coussins. C'est bien, continue. Finis-en.

— Tu étais si insatiable, dit Strane. Ce petit corps ferme.

Je respire fort par le nez en jouissant alors qu'il me demande si je me souviens de ce que je ressentais à l'époque. Oui, oui, oui. Je m'en souviens. Les sentiments, voilà quelque chose à quoi j'ai su me raccrocher – les choses qu'il me faisait, cette façon qu'il avait de toujours pousser mon corps à se contorsionner et à en réclamer davantage.

Je vois Ruby depuis huit mois, depuis la mort de mon père. Au début, il s'agissait d'une thérapie autour du deuil, mais désormais, il s'agit de parler de ma mère, de mon ex, du sentiment que j'ai d'être coincée dans mon boulot, dans tout. C'est un luxe, malgré les barèmes dégressifs qu'elle pratique – cinquante dollars par semaine uniquement pour que quelqu'un m'écoute.

Son cabinet se trouve à quelques centaines de mètres de l'hôtel et consiste en une pièce à l'éclairage tamisé, meublée de deux

fauteuils, d'un canapé flanqué de part et d'autre d'une petite table d'appoint sur laquelle sont posées des boîtes de mouchoirs en papier. Les fenêtres donnent sur Casco Bay : nuées de mouettes au-dessus de la jetée du port de pêche, lent ballet des pétroliers, bus touristiques amphibies Duck qui cancanent lorsqu'ils se glissent dans l'eau et se transforment en bateau. Ruby est plus âgée que moi, grande sœur plutôt que maman, a des cheveux blond foncé et des vêtements baba cool. J'adore ses sabots à talons en bois, leur *clac-clac-clac* quand elle traverse son cabinet.

— Vanessa !

J'adore aussi sa façon de dire mon nom lorsqu'elle ouvre la porte, comme si elle était soulagée de me voir moi plutôt que quelqu'un d'autre.

Cette semaine, nous parlons de la perspective de mon retour à la maison pour les prochaines vacances, les premières sans papa. Je suis inquiète pour maman que je trouve déprimée, et je ne sais pas comment aborder le sujet avec elle. Ensemble, Ruby et moi élaborons un plan. Nous passons en revue des scénarios, les réactions éventuelles qu'aura ma mère si je lui laisse entendre qu'elle a peut-être besoin d'aide.

— Du moment que vous évoquez la question avec empathie, remarque Ruby, je pense que ça ira. Vous êtes proches, toutes les deux. Vous pouvez vous permettre de parler de sujets difficiles.

Proche de ma mère ? Je ne discute pas, mais n'acquiesce pas non plus. Parfois, je suis épatée par ma capacité à tromper mon monde sans même essayer.

Je parviens à ne consulter le post Facebook qu'en fin de séance, quand Ruby sort son téléphone pour noter notre prochain rendez-vous dans son agenda. Lorsqu'elle lève les yeux, elle me surprend

en train de faire défiler furieusement la page sur mon portable et me demande si une nouvelle vient de tomber.

— Laissez-moi deviner... Un nouvel agresseur a été démasqué.

Je détache les yeux de mon téléphone. J'ai les membres gelés.

— C'est sans fin, n'est-ce pas ? dit-elle avec un sourire triste. Impossible d'y échapper.

Elle se met à parler du dernier homme célèbre à avoir été dénoncé, un réalisateur qui a bâti sa carrière sur des films dans lesquels des femmes sont maltraitées. L'envers du décor étant qu'apparemment il aimait s'exhiber devant de jeunes actrices qu'il parvenait à convaincre de lui tailler des pipes.

— Qui aurait pu imaginer que c'était quelqu'un de violent ? demande Ruby d'un ton sarcastique. Ses films suffisent à le prouver. Ces hommes se cachent au vu et au su de tous.

— Uniquement parce que nous les laissons faire, dis-je. Nous fermons tous les yeux.

Elle hoche la tête.

— Vous avez entièrement raison.

C'est excitant de parler ainsi, de s'approcher tout doucement si près du bord.

— Je ne sais pas quoi penser de toutes ces femmes qui ont travaillé avec lui, encore et encore. Et l'estime de soi dans tout ça ?

— Eh bien, on ne peut rejeter la faute sur les femmes, déclare Ruby.

Je ne relève pas, je me contente de lui tendre mon chèque.

À la maison, je me défonce et je m'endors sur le canapé sans prendre la peine d'éteindre les lumières. À sept heures du matin, mon téléphone vibre contre les lattes du parquet, et je traverse la pièce en titubant pour le récupérer. Maman. Salut chérie. Je pensais juste à toi.

Les yeux rivés sur l'écran, j'essaie d'évaluer ce qu'elle sait. Le post de Taylor est en ligne sur Facebook depuis trois jours maintenant, et bien que maman ne soit en contact avec personne de Browick, cette publication a été énormément partagée. Et puis elle passe ses journées sur le Net ces derniers temps, et n'arrête pas de « liker », de partager et de se prendre le bec avec des trolls conservateurs. Elle a très bien pu le voir.

Je réduis le texto et j'ouvre Facebook. 2 300 partages, 7 900 « likes ». Hier soir, Taylor a publié un nouveau post public :

CROYEZ LES FEMMES.

1. Enseigne américaine originaire du Maine connue pour ses vêtements réservés aux activités en plein air à l'allure décontractée mais chic.

2000

Au moment où elle s'engage sur la deux voies en direction de Norumbega, maman déclare :

— J'aimerais vraiment que tu te bouges, cette année.

C'est le début de ma seconde, j'emménage aujourd'hui dans la résidence étudiante, et ce trajet en voiture représente pour maman la dernière chance de me faire promettre des choses avant que Browick ne m'avale tout rond et qu'elle ne puisse plus être en contact avec moi qu'à l'occasion de nos coups de fil et des vacances scolaires. L'année dernière, parce qu'elle craignait que je me dévergonde en pension, j'ai dû lui promettre de ne pas boire et de ne pas coucher. Cette année, elle veut que je lui promette de me faire de nouveaux amis, ce qui me semble exponentiellement plus insultant, voire cruel. Ma dispute avec Jenny remonte à cinq mois, mais la blessure reste vive. L'expression « nouveaux amis » suffit à me retourner l'estomac. Cette idée est comme une trahison pour moi.

— Je ne veux pas que tu restes cloîtrée toute seule dans ta chambre jour et nuit. C'est si terrible que ça ?

— Si j'étais à la maison, je resterais cloîtrée dans ma chambre jour et nuit.

— Mais ce n'est pas la maison. N'est-ce pas tout l'intérêt de cet endroit ? Je me souviens que tu nous as parlé de « tissu social » pour nous convaincre de te laisser venir ici.

Je me recroqueville sur le siège passager. Si seulement mon corps pouvait s'enfoncer complètement dans le rembourrage pour ne pas avoir à entendre ma mère retourner mes propos contre moi. Il y a un an et demi, lorsqu'un représentant de Browick est venu dans ma classe de quatrième pour nous montrer une vidéo de recrutement montrant un campus manucuré baigné de lumière dorée et que j'ai commencé à tenter de convaincre mes parents de me laisser faire une demande d'inscription, j'ai dressé une liste en vingt et un points intitulée « Raisons pour lesquelles Browick est préférable à l'école publique ». Parmi ces points, il y avait le « tissu social » de l'établissement, le taux d'élèves de terminale admis à l'université, le nombre important de cours de niveau universitaire¹ – autant d'éléments que j'avais glanés dans la brochure. Au final, deux arguments ont suffi à persuader mes parents : j'ai obtenu une bourse grâce à laquelle ils n'auraient rien à verser, et il y a eu la fusillade de Columbine. À l'époque, nous avons passé des jours entiers devant CNN, à regarder les images diffusées en boucle de gamins qui couraient pour sauver leur peau. Quand j'ai sorti « Un truc comme Colombine ne pourrait jamais arriver à Browick », mes parents ont échangé un regard comme si je venais de dire tout haut ce qu'ils pensaient tout bas.

— Tu as broyé du noir tout l'été, poursuit ma mère. Maintenant, il est temps de te reprendre en main et d'aller de l'avant.

Je marmonne « Ce n'est pas vrai », et pourtant, elle a raison. Quand je ne rêvassais pas devant la télévision, j'étais affalée dans le hamac avec mon casque sur les oreilles, et j'écoutais des chansons faites pour me tirer des larmes. D'après maman, on ne peut pas

passer sa vie à ressasser ses sentiments, il y aura toujours quelque chose pour nous contrarier, et le secret d'une existence heureuse est de ne pas se laisser entraîner dans la négativité. Elle ne comprend pas à quel point la tristesse peut être satisfaisante. Les heures entières que je passe à me balancer dans le hamac avec Fiona Apple dans les oreilles m'apportent quelque chose de plus gratifiant que le bonheur.

Je ferme les yeux pendant que nous roulons.

— Dommage que papa ne soit pas venu. Tu ne m'aurais pas parlé comme ça.

— Il te tiendrait le même discours que moi.

— Ouais, mais il dirait ça plus gentiment.

Même les paupières closes, je peux voir tout ce qui défile derrière la vitre. Ce n'est que ma deuxième année à Browick, mais nous avons fait ce trajet une bonne dizaine de fois. Il y a les exploitations laitières, les contreforts vallonnés de l'ouest du Maine, les épiceries qui font de la pub pour de la bière fraîche et des appâts vivants, des fermes dont les toitures s'affaissent, des tas de pièces automobiles rouillées dans des jardins, au milieu de l'herbe haute et des gerbes d'or. Dès qu'on entre dans Norumbega, cela devient beau – le centre-ville parfait, la boulangerie, la librairie, le restaurant italien, la boutique baba cool qui vend des articles pour la fumette, la bibliothèque municipale et, au sommet de la colline, le campus de Browick, tout de briques et de bois blanc étincelant.

Maman prend l'entrée principale. La grosse enseigne BROWICK SCHOOL est ornée de ballons marron et blancs parce que c'est aujourd'hui que les élèves emménagent, et les routes étroites qui sillonnent le campus sont noires de voitures, de SUV pleins à craquer garés n'importe comment, de parents et de nouveaux lycéens qui se promènent le nez en l'air pour admirer les bâtiments.

Maman est penchée au-dessus du volant, et l'atmosphère entre nous se tend alors que la voiture roule cahin-caha – avance, s'arrête, avance.

— Tu es une fille intelligente et intéressante. Tu devrais avoir une bonne bande de copains. Ne te laisse pas complètement aspirer par une seule personne.

Ses mots résonnent sans doute plus durement qu'elle n'en avait l'intention, mais je lui réponds tout de même sèchement.

— Jenny n'était pas n'importe quelle personne. C'était ma camarade de chambre !

Je dis cela comme si le sens de cette relation devrait être évident – son intimité déroutante, le pouvoir qu'elle avait, parfois, de transformer le monde au-delà de la chambre que nous partagions en quelque chose de tiédasse et de pâle –, mais maman ne comprend pas. Elle n'a jamais habité dans une résidence étudiante, n'est jamais allée à la fac, et encore moins en pension.

— Camarade de chambre ou pas, tu aurais pu avoir d'autres amis. Tout miser sur une seule personne n'est pas la chose la plus saine qui soit, voilà mon avis.

Devant nous, la file des voitures se disperse à l'approche des pelouses du campus. Maman met le clignotant gauche, puis le droit.

— C'est de quel côté ?

J'indique la gauche en soupirant.

Gould est une petite résidence, une simple maison, en fait, composée de huit chambres et d'un appartement pour l'adulte référent. L'année dernière, à la loterie organisée pour l'attribution des logements, j'ai tiré un petit chiffre, ce qui m'a permis d'obtenir une chambre simple, fait rare pour une élève de seconde. Il nous faut quatre allers-retours à maman et à moi pour ramener toutes mes affaires : deux valises de vêtements, un carton de livres, un rab

de coussins et du linge de lit, un édredon que ma mère m'a confectionné en recyclant mes vieux tee-shirts devenus trop justes, et un ventilateur sur pied que nous mettons en mode oscillatoire au centre de la pièce.

Pendant que nous déballons mes affaires, des gens passent devant la porte restée ouverte – parents, élèves, le petit frère de quelqu'un qui s'amuse à courir dans le couloir jusqu'à ce qu'il tombe et se mette à hurler. À un moment, maman se rend dans la salle de bains, et je l'entends dire bonjour de sa voix faussement polie. La voix d'une autre mère lui rend son salut. J'arrête d'empiler des livres sur l'étagère au-dessus de mon bureau pour tendre l'oreille. Les yeux plissés, j'essaie de reconnaître à qui appartient cette voix – Mme Murphy, la mère de Jenny.

Maman revient dans la chambre, referme la porte derrière elle.

— Quel boucan dans le couloir.

Tout en faisant glisser des livres sur l'étagère, je demande :

— C'était la mère de Jenny ?

— Hum-hum.

— Tu as vu Jenny ?

Maman hoche la tête, mais ne développe pas plus. Pendant quelques instants, mon installation se poursuit en silence. Alors que nous faisons le lit, que nous tirons le drap-housse sur le matelas à fines rayures, je dis :

— Honnêtement, j'ai pitié d'elle.

J'aime bien la musique de ces mots, sauf que, bien entendu, c'est un mensonge. Rien qu'hier soir, j'ai passé une heure à me scruter dans le miroir de ma chambre, essayant de me voir à travers les yeux de Jenny, me demandant si elle remarquerait que mes cheveux avaient blondi grâce au spray éclaircissant Sun In, si elle remarquerait mes nouvelles créoles.

Sans faire de commentaire, maman sort l'édredon d'un grand sac en plastique. Je sais qu'elle a peur que je régresse, qu'une fois de plus, je me retrouve le cœur en miettes.

— Même si elle tentait de redevenir mon amie, je ne perdrais pas mon temps avec elle.

Maman esquisse un tout petit sourire, lissant la couverture sur le lit.

— Elle sort toujours avec ce garçon ?

Elle veut parler de Tom Hudson, le petit ami de Jenny, qui a été le catalyseur de notre brouille. Je hausse les épaules comme si je l'ignorais, alors que je le sais. Bien sûr, que je le sais. Tout l'été, j'ai consulté le profil AOL de Jenny, et son statut est resté sur « En couple ». Ils sont toujours ensemble.

Avant de partir, maman me donne quatre billets de vingt et me fait promettre d'appeler la maison chaque dimanche.

— Pas d'oubli ! Et tu reviens nous voir pour l'anniversaire de papa.

Après m'avoir donné ces instructions, elle me serre si fort dans ses bras que mes os me font mal.

— Tu m'étouffes !

— Pardon, pardon.

Elle met ses lunettes de soleil pour cacher ses yeux embués de larmes. En sortant de la chambre, elle pointe un doigt vers moi.

— Sois bienveillante envers toi-même. Et sois sociable !

— Ouais, ouais, ouais, je réponds en agitant la main pour lui dire au revoir.

Depuis le seuil de ma chambre, je la regarde s'éloigner dans le couloir, disparaître dans la cage d'escalier, et voilà, elle n'est plus là. J'entends deux voix approcher, les rires joyeux et sonores d'une mère et de sa fille. Je m'engouffre dans ma chambre pour me mettre

à l'abri au moment où elles apparaissent, Jenny et sa mère. Je ne fais que les entrevoir, juste assez pour remarquer que ses cheveux sont plus courts et qu'elle porte une robe que je me rappelle avoir vue dans son placard toute l'année dernière mais qu'elle n'a, je crois, jamais mise.

Je m'allonge sur le lit, et tandis que je laisse mes yeux se promener dans la pièce, j'écoute les au revoir dans le couloir, les reniflements et les pleurs discrets. Je repense à l'année dernière, à mon emménagement dans la résidence des élèves de troisième, à cette première nuit où nous avons veillé tard avec Jenny au son des Smiths et des Bikini Kill qui passaient sur son gros radiocassette, des groupes que je n'avais jamais entendus mais que je faisais semblant de connaître parce que je craignais de révéler que j'étais une naze, une plouc. Je craignais que, sinon, elle ne m'apprécie plus. Au cours de ces premiers jours à Browick, j'ai écrit dans mon journal intime : *Ce que je préfère ici, c'est la possibilité de rencontrer des gens comme Jenny. Elle est tellement COOL, et le simple fait d'être avec elle m'apprend à être cool aussi !* Entre-temps, j'avais arraché cette page, je l'avais jetée à la poubelle. Lorsque je la voyais, mon visage brûlait de honte.

L'adulte référent de Gould est Mlle Thompson, la nouvelle prof d'espagnol fraîchement diplômée. Lors de la réunion le premier soir dans la salle commune, elle ramène des marqueurs de couleur et des assiettes en carton afin que nous confectionnions des petits écriteaux avec nos noms que nous accrocherons sur la porte de notre chambre. Les autres filles de la résidence sont dans des classes plus avancées, et Jenny et moi sommes les seules élèves de seconde. Nous nous laissons mutuellement beaucoup d'espace, chacune assise à un bout opposé de la table. Jenny est penchée sur le petit panneau qu'elle est en train de fabriquer, et ses cheveux

bruns au carré tombent sur ses joues. Lorsqu'elle lève la tête pour respirer et changer de marqueur, ses yeux glissent sur moi comme si elle ne m'avait même pas remarquée.

— Avant de retourner dans votre chambre, prenez-en un, dit Mlle Thompson en ouvrant un sac plastique.

Au début, je pense qu'il contient des bonbons, mais ensuite, je vois que ce sont des sifflets métalliques.

— Il est probable que vous n'ayez jamais à vous en servir, mais autant en avoir un, au cas où.

— Pourquoi on aurait besoin d'un sifflet ? demande Jenny.

— Oh, vous savez, simple mesure de sécurité du campus.

Mlle Thompson sourit tellement que je devine qu'elle est mal à l'aise.

— Mais l'année dernière, on ne nous en a pas donné.

— C'est au cas où quelqu'un essaierait de te violer, dit Deanna Perkins. Tu siffles pour qu'il arrête.

Elle porte un sifflet à ses lèvres et souffle fort dedans. Le son qui résonne dans le couloir, assourdissant, est tellement satisfaisant que nous ne pouvons nous retenir, toutes, d'essayer.

Mlle Thompson tente de parler par-dessus le raffut.

— Ok, ok.

Elle rit.

— Autant s'assurer qu'ils fonctionnent, j'imagine.

— Est-ce que si quelqu'un essaie de nous violer, ça l'arrêtera vraiment ? demande Jenny.

— Rien ne peut arrêter un violeur, affirme Lucy Summers.

— Ce n'est pas vrai, répond Mlle Thompson. Et ce ne sont pas des sifflets anti-viol. Ils servent à vous protéger de façon plus générale. Si, un jour, quelque chose vous met mal à l'aise sur le campus, sifflez.

— Les garçons en ont aussi un ? je demande.

Lucy et Deanna roulent les yeux.

— Pourquoi les garçons en auraient-ils besoin ? rétorque Deanna. Utilise ton cerveau.

À ces mots, Jenny se met à rire très fort, comme si Lucy et Deanna ne roulaient pas aussi les yeux en la regardant.

C'est le jour de la rentrée, et le campus est en effervescence. Les fenêtres des bâtiments au bardage de bois sont ouvertes, les parkings réservés au personnel, complets. Au petit déjeuner, juchée au bout d'une longue table de style Shaker, je bois du thé noir. J'ai l'estomac trop noué pour manger. Mes yeux font le tour du réfectoire au plafond cathédrale, notent les nouveaux visages et les changements sur ceux que je connais déjà. Je remarque tout sur tout le monde – que Margo Atherton place la raie de ses cheveux sur la gauche pour masquer son œil droit paresseux, que Jeremy Rice vole une banane au réfectoire chaque matin sans exception. Même avant que Tom Hudson ne commence à sortir avec Jenny, avant qu'il y n'ait une raison pour que je m'intéresse à ce qu'il faisait, j'avais remarqué la rotation exacte des tee-shirts à l'effigie de groupes qu'il porte sous ses chemises. C'est à la fois flippant et incontrôlable, ce talent que j'ai pour remarquer tant de choses au sujet des autres alors que je suis certaine que personne ne remarque jamais quoi que ce soit me concernant.

L'allocution de rentrée a lieu après le petit déjeuner, juste avant la première heure de cours. Grosso modo, c'est un laïus plein d'entrain censé nous propulser dans cette nouvelle année scolaire. Nous entrons à la queue leu leu dans l'auditorium tout en boiseries chaleureuses et rideaux en velours rouge. Le soleil qui filtre à l'intérieur illumine les rangées incurvées de chaises. Pendant les premières minutes de l'assemblée, tandis que la proviseure,

Mme Giles, les cheveux au carré poivre et sel calés derrière les oreilles, passe en revue le règlement intérieur de sa voix extrêmement chevrotante dont le gazouillis emplit la salle, tout le monde semble avoir le teint frais et paraît tout neuf. Mais quand elle quitte la scène, l'atmosphère dans l'auditorium est étouffante, et de la sueur perle désormais sur tous les fronts. Deux ou trois rangées derrière moi, quelqu'un grogne : « Ça va durer combien de temps, ce truc ? » Mme Antonova se retourne et jette un regard noir par-dessus son épaule. À côté de moi, Anne Shapiro s'évente le visage avec ses mains. Une brise entre par les fenêtres ouvertes et agite le bas des rideaux en velours qu'on a tirés.

Et puis M. Strane, responsable du département de littérature, traverse la scène. Je le reconnais, mais je ne l'ai jamais eu comme prof, je ne lui ai jamais parlé. Il a des cheveux noirs ondulés et une barbe noire, des lunettes qui renvoient un reflet et empêchent de voir ses yeux, mais la première chose que je remarque – la première chose que tout le monde remarque sans doute –, c'est sa taille. Il n'est pas gros mais costaud, large, tellement grand que ses épaules sont voûtées comme si son corps voulait s'excuser de prendre autant de place.

Une fois sur l'estrade, il est obligé d'étendre le fil du micro au maximum. Quand il commence à parler avec le soleil qui se réverbère sur ses lunettes, je cherche mon emploi du temps dans mon sac à dos. Voilà, mon dernier cours de la journée : littérature américaine renforcée avec M. Strane.

— Ce matin, je vois des jeunes gens sur le point d'accomplir de grandes choses.

Ses mots résonnent dans les enceintes, chacun prononcé si clairement qu'on éprouve presque un malaise en les entendant : voyelles longues, consonnes dures, c'est comme si on vous

endormait avant de vous réveiller brusquement. Il nous sort les clichés habituels – visez les étoiles, et si vous ratez votre coup, pas grave, vous atterrirez peut-être sur la lune –, mais il est bon orateur et, bizarrement, donne l'illusion que ses propos sont profonds.

— Au cours de cette année scolaire, ne cessez jamais d'essayer d'être la meilleure version de vous-même. Mettez-vous au défi de faire de Browick un endroit meilleur. Laissez votre trace.

Il sort alors un bandana rouge de sa poche arrière et s'en sert pour tamponner son front, révélant une tache sombre de transpiration qui émane de son aisselle.

— J'enseigne à Browick depuis treize ans, et au cours de ces treize années, j'ai été le témoin d'innombrables actes de courage de la part d'élèves de cette école.

Je m'agite sur mon siège, consciente de ma propre sueur au creux de mes genoux, de mes coudes, et je me demande ce qu'il veut dire par « actes de courage ».

Mon semestre d'automne se compose des cours suivants : français renforcé, biologie renforcée, histoire mondiale (*Advanced Placement*), géométrie (pas celle destinée aux génies des maths, même Mme Antonova la surnomme « géométrie pour les nuls »), option « Politique et médias américains » pendant laquelle nous regardons CNN et parlons de l'élection présidentielle à venir, et littérature américaine renforcée. Le premier jour, je sillonne le campus de classe en classe, ployant sous le poids des livres. L'augmentation de la charge de travail de la troisième à la seconde est immédiatement évidente. Tandis que la journée s'écoule lentement et que chaque professeur attire notre attention sur les défis qui nous attendent, les devoirs, les examens, le rythme accéléré, parfois effréné – parce que ce n'est pas une école ordinaire, pas plus que nous ne sommes des jeunes ordinaires, et

qu'en tant que jeunes exceptionnels, nous devrions embrasser les difficultés, nous épanouir en leur sein –, l'épuisement s'empare de moi. À la mi-journée, j'ai du mal à lever la tête, alors quand vient l'heure du déjeuner, au lieu d'aller manger, je retourne en catimini à Gould, je me pelotonne dans mon lit et je pleure. Je m'interroge : si cela promet d'être aussi difficile, pourquoi se donner la peine d'essayer ? C'est un très mauvais état d'esprit, surtout pour un jour de rentrée, et cela me pousse tout d'abord à me demander ce que je fais à Browick, et puis pourquoi ils m'ont accordé une bourse, pourquoi ils ont pensé que j'étais assez intelligente pour être ici. J'ai déjà été aspirée dans cette spirale, et chaque fois, j'en arrive à la même conclusion : que j'ai certainement un problème, une faiblesse intrinsèque qui se manifeste sous forme de paresse, de peur du dur labeur. En plus, quasiment personne d'autre à Browick ne semble ramer autant que moi. Les autres vont de classe en classe avec toutes les bonnes réponses, toujours bien préparés. À les voir, on a l'impression que c'est facile.

Quand j'arrive en littérature américaine, mon dernier cours de la journée, la première chose que je remarque est que M. Strane a changé de chemise depuis son allocution de ce matin. Adossé au tableau à l'avant de la classe, les bras croisés sur sa poitrine, il semble encore plus grand que tout à l'heure sur scène. Nous sommes dix élèves, parmi lesquels Jenny et Tom, et quand nous entrons dans la classe, les yeux de M. Strane nous suivent comme s'il nous jugeait. Au moment où Jenny arrive, je suis déjà installée à un siège de Tom. Le visage de ce dernier s'illumine lorsqu'il la voit, et il lui fait signe de s'asseoir sur la chaise vide qui nous sépare – il ne se rend pas compte, il ne comprend pas pourquoi c'est absolument inenvisageable. Jenny s'accroche aux bretelles de son sac à dos et lui adresse un sourire crispé.

— Viens, on va s’asseoir là-bas, plutôt.

Elle veut dire à l’opposé, loin de moi.

— C’est mieux, ajoute-t-elle.

Ses yeux glissent sur moi comme pendant la réunion avec Mlle Thompson. D’une certaine manière, cette façon de déployer autant d’efforts pour faire comme si toute une amitié n’avait jamais existé me paraît idiote.

Lorsque la sonnerie retentit pour signaler le début du cours, M. Strane ne bouge pas. Il attend que nous nous taisions pour parler.

— J’imagine que vous vous connaissez tous, dit-il. Mais je ne pense pas vous connaître tous.

Il se déplace jusqu’à la table de séminaire et s’adresse à nous au hasard, nous demande nos noms, d’où nous venons. Il pose à certains d’autres questions – avons-nous des frères et sœurs, quel est l’endroit le plus lointain où nous ayons voyagé, si nous pouvions nous choisir un nouveau nom, quel serait-il ? Il demande à Jenny à quel âge elle est tombée amoureuse pour la première fois, et son visage entier rosit. À ses côtés, Tom rougit lui aussi.

Quand vient mon tour de me présenter, je dis :

— Je m’appelle Vanessa Wye, et je ne viens de nulle part en particulier.

M. Strane se cale sur sa chaise.

— Vanessa Wye, de nulle part en particulier.

Je ris nerveusement, je ris en entendant à quel point mes mots semblent idiots quand on me les répète.

— Enfin, c’est un endroit, mais pas vraiment une ville. Elle n’a pas de nom. Ça s’appelle juste le canton 29.

— Ici, dans le Maine ? Du côté de la route qui dessert la côte ? demande-t-il. Je sais exactement où ça se situe. Il y a un lac, là-bas,

qui a un nom charmant. Le lac de la Baleine quelque chose.

Je cligne des yeux tellement les bras m'en tombent.

— Le lac du Dos de la Baleine. Nous habitons juste au bord. Nous sommes les seuls résidents à l'année.

Tout en parlant, je sens mon cœur se serrer étrangement. À Browick, il est rare que la maison me manque, mais peut-être est-ce parce que personne ne connaît jamais l'endroit d'où je viens.

— Sans blague, dit M. Strane.

Il réfléchit quelques secondes.

— Vous arrive-t-il d'éprouver de la solitude, là-bas ?

Pendant un instant, j'en reste sans voix. Sa question m'inflige une coupure indolore, étonnamment nette. Même si « solitude » n'est pas forcément un terme que j'emploierais pour décrire ce que cela fait de vivre là-bas, au fond des bois, entendre M. Strane prononcer ce mot me porte à croire à présent que c'est sûrement vrai, que cela a probablement toujours été le cas, et soudain, me voilà gênée, j'imagine cette solitude placardée sur mon visage, assez manifeste pour qu'en un coup d'œil, un professeur sache que je suis quelqu'un de seul. Je parviens à dire « Parfois, je crois », mais M. Strane est déjà passé à un autre élève, demande à Greg Akers comment c'est d'avoir quitté Chicago pour les contreforts de l'ouest du Maine.

Une fois que nous nous sommes tous présentés, M. Strane nous annonce que son cours sera le plus difficile que nous suivrons cette année.

— La plupart de mes élèves me disent que je suis le plus sévère de leurs enseignants à Browick. Certains affirment que je suis plus sévère que leurs professeurs d'université.

Il tambourine des doigts sur la table et nous laisse nous imprégner de la gravité de cette information. Puis il se rend au

tableau, attrape une craie et commence à écrire.

— Vous devriez déjà être en train de prendre des notes, dit-il par-dessus son épaule.

Nous nous ruons sur nos cahiers tandis qu'il se lance dans un cours sur Henry Wadsworth Longfellow et le poème « Le Chant d'Hiawatha », dont je n'ai jamais entendu parler, et je ne suis certainement pas la seule dans ce cas – pourtant, lorsqu'il nous demande si nous le connaissons, nous hochons tous la tête. Personne ne veut avoir l'air d'un abruti.

Tandis qu'il poursuit son cours, je jette des regards à la dérobée autour de moi. La salle a les mêmes composantes que toutes les autres dans le bâtiment des lettres – parquet, un mur de bibliothèques encastrées, tableau vert, longue table de séminaire –, mais sa classe semble habitée, confortable. Il y a un tapis élimé en son centre à force d'avoir été piétiné, un imposant bureau en chêne éclairé par une lampe verte de banquier, une cafetière et une tasse estampillée du sceau de Harvard posées sur un meuble de rangement. Une odeur d'herbe coupée et un bruit de moteur de voiture qui démarre s'immiscent par la fenêtre ouverte, et sur le tableau, M. Strane écrit un vers de Longfellow avec une telle intensité que la craie s'effrite entre ses doigts. À un moment, il s'arrête, se tourne vers nous et dit :

— Si vous ne deviez retenir qu'une chose de ce cours, c'est que le monde est fait d'histoires qui se croisent sans cesse, et que chacune de ces histoires est valable et vraie.

Je m'efforce de noter tout ce qu'il dit mot pour mot.

Il ne reste plus que cinq minutes, et son exposé s'arrête brusquement. Ses mains tombent le long de ses flancs, ses épaules s'affaissent. Délaissant le tableau, il s'assied sur la table de

séminaire, se frotte le visage et pousse un soupir. Puis, d'une voix lasse, il déclare :

– Le premier jour est toujours tellement long.

Autour de la table, nous attendons sans trop savoir quoi faire, le stylo suspendu au-dessus de nos cahiers.

Il laisse retomber la main qui couvrait son visage.

— Je vais être honnête avec vous tous, dit-il. Je suis claqué, putain.

De l'autre côté de la table, Jenny laisse échapper un rire étonné. Il arrive que les profs plaisantent en classe, mais pas au point de dire « putain ». Jamais je n'aurais pensé qu'un prof puisse le faire.

— Ça vous embête que j'emploie ce genre de vocabulaire ? demande-t-il. J'imagine que j'aurais dû vous demander la permission avant.

Il joint les mains. Sa sincérité est sarcastique.

— Si mon recours à un langage truculent heurte réellement quelqu'un ici, que cette personne parle ou se taise à jamais.

Personne, évidemment, ne moufte.

*

* *

Les premières semaines de l'année scolaire passent rapidement, un enchaînement de cours, de petits déjeuners à base de thé noir et de déjeuners à base de sandwiches au beurre de cacahuète, d'heures d'étude à la bibliothèque, de soirées devant les programmes de la Warner Bros dans la salle commune de Gould. Je suis collée parce que je sèche une réunion des pensionnaires de la résidence, mais je parviens à convaincre Mlle Thompson de me laisser promener son chien au lieu de rester assise avec elle dans le bureau pendant une heure – une perspective qui ne l'enchanté pas plus que moi. La plupart des matins, je termine mes devoirs à la

dernière minute avant d'aller en classe, parce que j'ai beau faire des efforts, je suis toujours dans l'urgence, je suis toujours à deux doigts de décrocher. Les professeurs soutiennent qu'il s'agit là d'un défaut que je devrais être en mesure de corriger ; ils pensent que je suis intelligente mais que je manque de concentration et de motivation, ce qui est une façon polie de dire que je suis paresseuse.

Quelques jours à peine après mon emménagement, ma chambre se transforme en une pagaille de vêtements, de feuilles volantes et de tasses de thé à moitié bues. Je perds l'agenda censé m'aider à rester organisée, mais c'était prévisible étant donné que je perds tout. Au moins une fois par semaine, quand j'ouvre ma porte, je retrouve mes clés suspendues à la poignée, posées là par la personne qui les a retrouvées dans la salle de bains, dans une classe ou au réfectoire. Je sème mes affaires – mes manuels scolaires se retrouvent coincés entre mon lit et le mur, mes devoirs écrabouillés au fond de mon sac. Les professeurs sont perpétuellement exaspérés par mes copies froissées, me rappellent sans cesse les points que va me coûter mon manque de soin.

— Il vous faut une méthode d'organisation ! s'écrie le prof d'histoire tandis que je feuillette frénétiquement mon manuel pour essayer de remettre la main sur les notes que j'ai prises la veille. Nous n'en sommes qu'à la deuxième semaine. Comment pouvez-vous déjà être perdue ?

Le fait que je retrouve mes notes n'infirmes en rien sa critique : je manque de soin, ce qui est un signe de faiblesse, un grave défaut de caractère.

À Browick, une fois par mois, les élèves dînent avec le professeur qui les encadre, traditionnellement chez celui-ci, mais ma tutrice, Mme Antonova, ne nous invite jamais chez elle.

— J'ai besoin qu'il y ait des limites, dit-elle. Tous les professeurs ne partagent pas ce point de vue. Très bien. Ils ont des élèves partout dans leur vie. Très bien. Mais pas moi. Nous allons quelque part ensemble, nous mangeons, discutons un peu, et puis chacun rentre chez soi. Des limites.

Pour notre première réunion de l'année, elle nous invite au restaurant italien du centre-ville. Alors que je me concentre pour enrouler des linguine autour de ma fourchette, Mme Antonova me signale que mon manque d'organisation est, d'après les remarques de l'ensemble de mes professeurs, le sujet le plus urgent à traiter. J'essaie de ne pas prendre un ton trop désinvolte en disant que je vais y travailler. Elle fait un tour de table et expose à chacun de ses élèves les points à améliorer. Personne d'autre n'a de problème d'organisation, mais mon cas n'est pas le plus critique : Kyle Guinn n'a pas rendu des devoirs dans deux matières, ce qui constitue une grave infraction. Lorsque Mme Antonova lit son compte rendu, nous gardons tous les yeux rivés sur notre assiette de pâtes, soulagés de ne pas être autant dans le pétrin que lui. À la fin du dîner, une fois nos assiettes débarrassées, Mme Antonova fait circuler une boîte remplie de beignets maison fourrés à la cerise.

— Ce sont des *pampushky*, nous apprend-elle. C'est ukrainien, comme ma mère.

Alors que nous quittons le restaurant et nous dirigeons vers le campus en haut de la colline, Mme Antonova marche à mes côtés.

— J'ai oublié de vous en parler, Vanessa. Il faudrait que vous fassiez une activité extrascolaire cette année. Peut-être plus d'une. Vous devez penser à vos dossiers d'inscription à l'université. Pour l'instant, votre dossier n'est pas solide.

Elle me suggère alors quelques idées et je hoche la tête. Je sais qu'il faut que je m'implique davantage, et j'ai essayé – la semaine

dernière, je suis allée à l'atelier de français, mais suis aussitôt repartie quand j'ai compris qu'il fallait porter un petit béret noir à chaque cours.

— Que pensez-vous de l'atelier d'écriture créative ? Cela vous conviendrait bien, avec votre poésie.

J'y ai pensé aussi. L'atelier d'écriture créative publie une gazette littéraire, et l'année dernière, je la lisais dans son intégralité, comparant mes poèmes à ceux qui y étaient publiés, et tentant de déterminer avec objectivité lesquels étaient les meilleurs.

— Oui, peut-être, je réponds.

Elle pose une main sur mon épaule.

— Réfléchissez-y. M. Strane est notre conseiller pédagogique cette année. Il connaît son sujet.

Elle regarde derrière elle, tape dans ses mains et crie quelque chose en russe à ceux qui sont à la traîne. Curieusement, cette langue parvient plus efficacement que l'anglais à nous mettre au pas.

L'atelier d'écriture créative compte un seul autre membre, Jesse Ly – un élève de première qui, à Browick, est ce qui se rapproche le plus d'un gothique, et qui, d'après la rumeur, serait gay. Quand j'entre dans la classe, il est assis à la table de séminaire devant une pile de documents, ses pieds chaussés de rangers posés sur une chaise et un stylo calé derrière l'oreille. Il me jette un regard mais ne dit rien. Je doute qu'il connaisse mon nom.

M. Strane, cependant, bondit de derrière son bureau et traverse la salle à grandes enjambées pour me rejoindre.

— C'est pour l'atelier ? demande-t-il.

J'ouvre la bouche, sans trop savoir quoi répondre. Si j'avais su qu'il n'y aurait qu'une autre personne, je ne serais certainement pas

venue. J'ai envie de faire machine arrière sur-le-champ, mais M. Strane est ravi, il me serre la main en disant :

— Grâce à vous, nos adhésions vont augmenter de cent pour cent.

Du coup, j'ai l'impression de ne pas pouvoir changer d'avis.

Il me conduit jusqu'à la table, s'assied à côté de moi et explique que la pile de documents contient des propositions de textes pour la gazette littéraire.

— Ce sont exclusivement des textes écrits par des élèves. Efforcez-vous d'ignorer leurs noms. Lisez attentivement chaque proposition, de bout en bout, avant de prendre une décision.

Il me suggère d'écrire mes commentaires dans la marge, puis d'assigner à chaque projet soumis un chiffre de un à cinq, un étant un « non » catégorique, et cinq, un « oui » franc.

Sans lever les yeux, Jesse dit :

— J'ai utilisé des plus et des moins. C'est ce qu'on faisait l'année dernière.

Il esquisse un geste en direction des textes qu'il a déjà passés en revue. Dans le coin en haut à droite de chaque document, il y a un tout petit symbole moins ou plus. M. Strane hausse les sourcils, visiblement contrarié, mais Jesse ne le remarque pas. Il a les yeux rivés sur le poème qu'il est en train de lire.

— Je vous laisse choisir la méthode qui vous convient à tous les deux, dit M. Strane.

Il me sourit, m'adresse un clin d'œil. Lorsqu'il se lève, il me tapote l'épaule.

Alors que M. Strane est à l'autre bout de la classe, de nouveau installé derrière son bureau, je pioche un texte dans la pile, une nouvelle intitulée « Le Pire Jour de sa vie », écrite par Zoe Green. Zoe était en algèbre avec moi l'année dernière. Elle était assise

derrière moi en cours et riait chaque fois que Seth McLeod m'appelait « Grande Rousse », comme si c'était le truc le plus drôle qu'elle ait jamais entendu. Je secoue la tête et essaie de me débarrasser de cet a priori négatif. Voilà pourquoi M. Strane a recommandé de ne pas regarder les noms.

Son texte raconte l'histoire d'une fille dans la salle d'attente d'un hôpital, dont la grand-mère meurt, et au bout d'un paragraphe, je m'ennuie déjà. Jesse, qui me surprend en train de feuilleter le document pour vérifier le nombre de pages, me dit tout bas :

— Tu n'es vraiment pas obligée de tout lire si c'est mauvais. L'année dernière, j'étais la gazette littéraire quand Mme Bloom était la conseillère pédagogique, et elle s'en moquait.

Mes yeux se précipitent vers M. Strane qui est assis derrière son bureau, penché au-dessus de sa pile de documents à lui.

— Ça ira, je vais lire jusqu'à la fin, dis-je en haussant les épaules.

Jesse regarde la page que j'ai entre les mains en plissant les yeux.

— Zoe Green ? C'est pas la nana qui a pétié un plomb pendant le tournoi d'éloquence l'année dernière ?

En effet – Zoe, à qui on avait assigné de défendre la peine de mort, avait fondu en larmes pendant le dernier round, quand son adversaire, Jackson Kelly, avait qualifié sa position de raciste et d'immorale, ce qui ne l'aurait pas autant ébranlée si Jackson n'avait pas été noir. Une fois Jackson déclaré vainqueur du tournoi, Zoe avait affirmé s'être sentie personnellement attaquée par sa réfutation, qui allait à l'encontre des règles du débat, alors finalement, ils avaient partagé la première place, ce qui était du grand n'importe quoi et tout le monde le savait.

Jesse se penche en avant, me prend des mains l'histoire de Zoe, inscrit un symbole moins dans le coin en haut à droite, et balance le texte dans la pile des « non ».

— *Voilà**,²dit-il.

Le reste de l'heure, pendant que Jesse et moi lisons, M. Strane corrige des copies à son bureau à l'arrière de la classe, s'absentant de temps à autre pour faire des photocopies ou aller chercher de l'eau pour la cafetière. À un moment, il épluche une orange et son parfum emplit la pièce. À la fin de l'heure, quand je me lève pour partir, M. Strane me demande si je reviendrai la prochaine fois.

— Je n'en suis pas sûre. J'envisage encore d'autres pistes.

Il sourit et attend que Jesse ait quitté la salle avant de dire :

— J'imagine que cet atelier ne vous offre pas grand-chose en termes de vie sociale.

— Oh, ça ne me dérange pas. De toute façon, je ne suis pas quelqu'un de super sociable.

— Pourquoi donc ?

— Je n'en sais rien. C'est juste que je n'ai pas des tonnes d'amis.

Il hoche la tête d'un air songeur.

— Je vous comprends. Moi-même, j'aime être seul.

Mon premier réflexe est de lui dire que non, je n'aime pas du tout être seule, mais peut-être qu'il a raison. Peut-être que je suis solitaire par choix, que je préfère ma propre compagnie.

— Bon, avant, Jenny Murphy était ma meilleure amie. Elle suit votre cours de lettres.

Les mots sortent tout seuls, me prennent au dépourvu. Je n'ai jamais autant parlé à un professeur, surtout à un homme, mais sa façon de me regarder – son sourire doublé d'un regard plein de

douceur, le menton posé sur sa main – me donne envie de m'exprimer, de me mettre en avant.

— Ah ! La petite reine du Nil, remarque-t-il.

Lorsqu'il voit que je fronce les sourcils d'un air perplexe, il m'explique que son carré court lui donne des airs de Cléopâtre. En entendant cela, je ressens une pointe de quelque chose dans mon estomac, comme de la jalousie mais en plus mauvais.

— Je ne trouve pas ses cheveux si beaux que ça.

M. Strane a un petit sourire en coin.

— Donc, vous étiez amies avant. Qu'est-ce qui a changé ?

— Elle a commencé à sortir avec Tom Hudson.

Il réfléchit quelques instants.

— Le garçon avec les rouflaquettes.

Je hoche la tête. Comment les professeurs nous identifient-ils et nous catégorisent-ils dans leur esprit ? Je me demande à quoi il m'associerait si quelqu'un mentionnait Vanessa Wye. La fille aux cheveux roux. Cette fille qui est toujours seule.

— Donc, vous avez souffert d'une trahison, dit-il en parlant de Jenny.

Je n'y avais jamais pensé en ces termes-là, et une chaleur envahit ma poitrine à cette idée. J'ai souffert. Ce n'est pas que je l'ai fait fuir avec mes sentiments trop intenses ou en m'attachant trop à elle. Non, j'ai été lésée.

Il se lève et se dirige vers le tableau, commence à effacer les notes prises en cours.

— Pourquoi avez-vous eu envie d'essayer cet atelier ? Pour combler un trou dans votre CV ?

Je hoche la tête. J'ai l'impression que je peux être honnête envers lui.

— Mme Antonova me l'a recommandé. Mais j'aime écrire.

— Qu'écrivez-vous ?

— Des poèmes, essentiellement. Ils ne sont pas bons ni rien.

M. Strane sourit par-dessus son épaule d'une façon qui, curieusement, est à la fois gentille et condescendante.

— J'aimerais lire vos travaux.

Mon cerveau relève sa façon de dire « vos travaux », comme si les choses que j'écris méritaient d'être prises au sérieux.

— D'accord. Si vous le voulez vraiment.

— Je le veux vraiment. Sinon, je ne vous le demanderais pas.

Mon visage s'empourpre. Ma pire habitude, d'après ma mère, est que je désamorçe les compliments en me dépréciant. Je dois apprendre à accepter les éloges. C'est, dit-elle, une affaire de confiance en soi – ou de manque de confiance en soi.

M. Strane pose le tampon effaceur sur le support à craies et m'observe depuis l'autre bout de la pièce. Il enfonce ses mains dans ses poches, me toise de pied en cap.

— C'est une jolie robe. J'aime bien votre style.

Je marmonne un merci – la politesse est instillée si profondément en moi qu'elle est un réflexe –, et je baisse les yeux pour considérer ma robe. Elle est en jersey vert bouteille, vaguement évasée, mais surtout informe, et coupée au-dessus du genou. Elle n'est pas classe, je la porte uniquement parce que j'aime bien le contraste qu'elle offre avec mes cheveux. Cela me semble étrange qu'un homme entre deux âges remarque des vêtements de fille. Mon père sait à peine faire la différence entre une robe et une jupe.

M. Strane se tourne de nouveau vers le tableau et recommence à effacer même si c'est déjà propre. On croirait presque qu'il est gêné, et une part de moi veut le remercier encore, sincèrement, cette fois-ci. Je pourrais lui dire : *Merci beaucoup. Personne ne me l'avait jamais dit.* J'attends qu'il me regarde, mais il continue à

passer le tampon effaceur de gauche à droite, créant des stries nébuleuses sur l'étendue verte.

Et puis, alors que je me rapproche de la porte, il lance :

— J'espère vous revoir jeudi.

— Oh, bien sûr. Je serai là.

Et donc j'y retourne jeudi, et le jeudi suivant, et celui d'après. Je deviens un membre officiel de l'atelier. Finir de sélectionner des textes pour la gazette littéraire nous prend plus de temps que prévu, essentiellement parce que j'ai vraiment beaucoup de mal à me décider – je reviens sur mes choix et je change mes votes à de multiples reprises. Contrairement à Jesse, dont le jugement rapide et impitoyable tranche en un coup de stylo sur la page. Quand je lui demande comment il fait pour décider aussi rapidement, il m'explique qu'on devrait se rendre compte dès la première ligne si un texte est bon ou pas. Un jeudi, M. Strane disparaît dans son bureau derrière la classe et en ressort avec une pile de vieux numéros de la gazette afin que nous puissions comprendre à quoi est censé ressembler le journal, même si Jesse était le rédacteur l'année dernière et que, par conséquent, il le sait déjà. En feuilletant un numéro, je vois le nom de Jesse dans la table des matières, sous la rubrique « Fiction ».

— Hé, t'es dedans !

— Pitié, ne le lis pas devant moi, grogne-t-il lorsqu'il comprend de quoi je parle.

— Pourquoi pas ?

Je parcours la première page en diagonale.

— Parce que je n'ai pas envie que tu le fasses.

Je glisse le numéro dans mon sac à dos, et j'oublie son existence jusqu'à ce que, après le dîner, alors que je me noie dans un devoir de géométrie incompréhensible, je cherche à tout prix une

distracted. Je prends la gazette et je me plonge dans l'histoire de Jesse, que je lis deux fois. Elle est bien, vraiment bien, carrément meilleure que tout ce que j'ai pu écrire, que tous les textes qu'on nous a envoyés pour la gazette. Quand, lors de l'atelier suivant, j'essaie de le lui dire, Jesse me coupe :

— Écrire, ce n'est plus vraiment mon truc.

Une autre après-midi, M. Strane nous apprend à nous servir du nouveau logiciel de publication pour mettre en page notre édition. Jesse et moi sommes assis côte à côte devant l'ordinateur, tandis que M. Strane, debout derrière nous, nous observe et nous corrige. À un moment, je me trompe, et il prend le contrôle de la souris, sa main est si grande qu'elle recouvre complètement la mienne. À son contact, je ressens une chaleur dans tout le corps. Quand je commets une autre erreur, il recommence, en me serrant un peu la main cette fois-ci, comme pour me rassurer sur le fait que je vais finir par apprendre. Mais il ne fait pas la même chose avec Jesse, même pas lorsque celui-ci sélectionne la croix pour sortir du fichier sans avoir sauvegardé, et que M. Strane doit nous réexpliquer les étapes depuis le début.

La fin du mois de septembre arrive, et pendant une semaine, le temps est parfait, ensoleillé et frais. Chaque matin, les feuilles se font un peu plus éclatantes, transformant les montagnes ondoyantes autour de Norumbega en une explosion de couleurs. Le campus est à l'image de ce que montrait la brochure qui m'obsédait lorsque je remplissais mon dossier de candidature pour Browick – étudiants en pull, pelouses d'un vert étincelant, bâtiments au bardage blanc qui s'embrasent à l'heure dorée. Je devrais m'en réjouir, au lieu de quoi, ce temps me rend fébrile, me fait paniquer. Après les cours, je suis incapable de me poser quelque part, je vais de la bibliothèque à la pelouse de Gould à ma chambre avant de retourner à la

bibliothèque. Chaque fois que j'arrive quelque part, je brûle d'aller ailleurs.

Une après-midi, je fais trois fois le tour du campus, frustrée par tous les lieux auxquels je m'essaie – la bibliothèque est trop sombre, ma chambre en bazar trop déprimante, tous les autres endroits sont remplis d'élèves qui étudient en groupe, ce qui souligne cruellement que je suis seule, encore et toujours –, jusqu'à ce que je me force à m'arrêter sur la pente herbeuse derrière le bâtiment des lettres. *Calme-toi, respire.*

Je m'appuie contre l'érable solitaire vers lequel mes yeux dérivent pendant le cours de lettres, et je touche mes joues chaudes avec le dos de mes mains.

C'est bon, me dis-je. Travaille ici et calme-toi.

Adossée à l'arbre, je fouille dans mon sac, je touche sans le prendre mon manuel de géométrie et je sors mon carnet à spirales, en me disant que je me sentirai mieux si je travaille d'abord sur un poème, mais lorsque je l'ouvre et que je tombe sur mon dernier en date, deux ou trois strophes au sujet d'une fille piégée sur une île qui implore des marins de la retrouver sur le rivage, je relis les vers, et je me rends compte qu'ils sont mauvais – maladroits, décousus et quasiment incohérents. Et moi qui pensais qu'ils étaient bons. Comment ai-je pu croire une chose pareille ? Ils sont manifestement mauvais. Tous mes poèmes le sont probablement. Je me recroqueville et j'enfonce mes poignets contre mes paupières jusqu'à ce que j'entende des pas approcher, des craquements de feuilles et des crépitements de brindilles. Je lève la tête. Une silhouette imposante me cache le soleil.

— Bonjour, dit la silhouette.

Avec mes doigts, je protège mes yeux de la lumière – M. Strane. Son expression change quand il remarque mon visage, mes yeux

rouges.

— Vous êtes contrariée, constate-t-il.

Le regard levé vers lui, je hoche la tête. À quoi bon mentir.

— Vous préférez peut-être rester seule ?

J'hésite, avant de faire non de la tête.

Il s'assied par terre à côté de moi, laissant à peu près un mètre entre nous. Ses longues jambes sont étendues, j'aperçois la forme de ses genoux sous son pantalon. Il ne détache pas ses yeux de moi, me regarde essuyer mes larmes.

— Je ne voulais pas m'imposer. Je vous épiais depuis la fenêtre, là-bas, et je me suis dit que j'allais venir vous saluer.

Il pointe le doigt derrière nous, vers le bâtiment des lettres.

— Puis-je vous demander ce qui vous contrarie ?

J'inspire, j'essaie de trouver les mots, mais au bout de quelques instants, je secoue la tête.

— C'est trop vaste, je ne saurais pas l'expliquer.

Parce que ce n'est pas juste que mon poème est mauvais ni que je suis incapable de trouver un endroit où travailler sans m'épuiser. C'est un sentiment plus sombre, une peur que quelque chose en moi cloche, quelque chose que je ne serai jamais en mesure de réparer.

J'imagine que M. Strane va lâcher l'affaire. Au lieu de quoi, il attend, de la même façon qu'en classe il attendrait la réponse à une question difficile. *Bien sûr que cela semble trop vaste pour qu'on l'explique, Vanessa. C'est ce qu'on est censé éprouver face aux questions complexes.*

Je prends une bouffée d'air et je me lance :

— Cette période de l'année me rend dingue. Comme si je n'avais plus le temps, ou quelque chose dans le genre. Comme si je gâchais ma vie.

M. Strane cligne des paupières. Je vois bien qu'il ne s'attendait pas à entendre ça.

— Comme si vous gâchiez votre vie, répète-t-il.

— Je sais que c'est absurde.

— Non, pas du tout. C'est tout à fait sensé.

Il prend appui sur ses mains derrière lui, penche la tête.

— Vous savez, si vous aviez mon âge, je dirais qu'en vous écoutant, on a l'impression que vous commencez votre crise de la quarantaine.

Il sourit, et, sans le vouloir, mon visage l'imité. Il sourit, je souris.

— Il m'a semblé que vous étiez occupée à écrire. Étiez-vous en train de faire du bon travail ?

Je hausse les épaules. Je ne sais pas trop si j'ai envie de qualifier mes écrits de « bons ». Cela me paraît prétentieux, ce n'est pas à moi de le dire.

— Me montreriez-vous ce que vous avez écrit ?

— Jamais de la vie.

J'agrippe mon carnet, je le serre contre moi, et un éclair d'inquiétude traverse son regard, comme si mon mouvement brusque lui avait fait peur. Je me ressaisis.

— Ce n'est pas encore abouti, c'est tout.

— Nos écrits le sont-ils jamais vraiment un jour ?

On dirait une question piège. Je réfléchis un instant avant de répondre :

— Certains écrits peuvent l'être plus que d'autres.

Il sourit, ça lui plaît.

— Avez-vous quelque chose de plus abouti à me montrer ?

Mes mains se détendent et j'ouvre mon carnet à la première page. Il est rempli de poèmes pour la plupart inachevés, des vers raturés et réécrits. Je feuillette les pages les plus récentes et

retrouve celui sur lequel je travaille depuis une quinzaine de jours. Il n'est pas abouti, mais n'est pas atroce. Je lui tends le carnet, en espérant qu'il ne remarquera pas les gribouillages dans la marge, la plante grimpanche en fleurs qui court le long du dos.

Il tient le carnet avec précaution dans ses deux mains, et le simple fait de voir ça, mon carnet dans ses mains, provoque en moi une secousse. Personne n'a jamais touché mon carnet auparavant, encore moins lu le moindre des textes qu'il contient.

— Hum, dit-il une fois sa lecture terminée.

J'attends une réaction plus claire, j'attends qu'il me fasse savoir s'il trouve que c'est bien ou pas, mais il se contente de sortir :

— Je vais le relire.

Quand il lève enfin la tête pour me dire : « Vanessa, c'est ravissant », j'expire si fort que je ne peux m'empêcher de rire.

— Combien de temps avez-vous travaillé sur ce texte ?

Parce que je pense qu'il est plus impressionnant de passer pour un génie spontané, je hausse les épaules et je mens.

— Pas longtemps.

— Vous avez dit que vous écriviez souvent.

Il me rend le carnet.

— Tous les jours, généralement.

— Cela se voit. Vous êtes très douée. C'est le lecteur qui parle, pas le professeur.

Je suis tellement ravie que je ris de nouveau, et M. Strane décoche son sourire mi-tendre, mi-condescendant.

— Est-ce drôle ?

— Non, c'est la chose la plus gentille qu'on m'ait jamais dite au sujet de ce que j'écris.

— Vous plaisantez ? Ce n'est rien. Je pourrais dire des choses bien plus gentilles encore.

— C'est juste que je ne laisse jamais vraiment personne lire mes...

Je dis presque « mes trucs », mais à la place, je teste le mot qu'il a employé :

— ... mes travaux.

Un silence s'installe entre nous. M. Strane reprend de nouveau appui sur ses mains et étudie la vue qui s'offre à nous : le centre-ville pittoresque, la rivière au loin, et les collines onduyantes. Je baisse les yeux vers mon carnet, je fixe mon regard sur ses pages, mais je ne vois rien. J'ai trop conscience de son corps à côté du mien, de son torse et de son ventre avachis qui pèsent contre sa chemise, de ses longues jambes croisées au niveau des chevilles, du bas de son pantalon qui s'est retroussé d'un côté, révélant un centimètre de peau au-dessus de ses chaussures de randonnée. J'ai peur qu'il ne se lève et s'en aille, alors j'essaie de trouver quelque chose à dire pour le garder à mes côtés, mais avant que j'en aie l'occasion, il ramasse une feuille d'érable rouge par terre, la fait tourner sur sa tige, l'observe un instant et la met à hauteur de mon visage.

— Regardez-moi ça, dit-il. Elle est exactement de la même couleur que vos cheveux.

Je me fige, sens que ma bouche s'ouvre. M. Strane reste comme cela encore un moment. Les pointes de la feuille caressent mes cheveux. Et puis, secouant un peu la tête, il laisse retomber son bras, et la feuille se retrouve par terre. Il se lève – cachant de nouveau le soleil –, essuie ses mains sur ses cuisses, et regagne le bâtiment des lettres sans me dire au revoir.

Lorsqu'il disparaît, une fièvre s'empare de moi, un besoin de fuir. Je referme brusquement mon carnet, j'attrape mon sac à dos et je commence à marcher vers ma résidence avant de me raviser et de

faire demi-tour pour ramasser par terre la feuille qu'il a tenue près de mes cheveux. Une fois qu'elle est en lieu sûr entre les pages de mon carnet, je traverse le campus comme si je volais, touchant à peine terre entre deux foulées. Ce n'est qu'une fois dans ma chambre que je me souviens qu'il a dit m'avoir vue depuis sa fenêtre, et je ferme les yeux en l'imaginant de retour dans sa classe, qui m'observe en train de chercher la feuille.

Le week-end suivant, je rentre à la maison pour l'anniversaire de mon père. Maman lui offre un chiot, un labrador jaune du refuge. Motif de l'abandon : « pigment trop pâle », est-il noté. Papa l'appelle Babe, comme le cochon du film, parce qu'elle ressemble à un porcelet avec son ventre rebondi et sa truffe rose. Notre dernier chien est mort l'été dernier, un chien de berger âgé de douze ans que mon père avait trouvé en ville en train de vagabonder. C'est donc la première fois que nous avons un chiot, et je tombe tellement amoureuse d'elle que je la porte tout le week-end comme un bébé, je caresse ses coussinets rose bonbon et je hume sa douce haleine.

La nuit venue, une fois mes parents couchés, je me tiens devant le miroir de ma chambre et j'étudie mon visage et mes cheveux pour essayer de me voir comme M. Strane me voit, une fille avec des cheveux rouge érable qui porte de belles robes et a du style, mais tout ce que je vois, c'est une gamine pâlichonne au visage constellé de taches de rousseur.

Quand maman me ramène à Browick, papa reste à la maison avec Babe, et dans l'espace confiné de la voiture, ma poitrine brûle de tout raconter. Mais qu'il y a-t-il à raconter ? Il a touché ma main une ou deux fois, a dit quelque chose à propos de mes cheveux ?

Tandis que nous traversons le pont qui mène à la ville, je demande avec le plus de désinvolture possible :

— Tu avais déjà remarqué que mes cheveux étaient de la couleur des feuilles d'érable ?

Maman, surprise, jette un regard dans ma direction.

— Eh bien, il existe plusieurs variétés d'érables, et tous prennent des teintes différentes en automne. Il y a l'érable à sucre, l'érable de Pennsylvanie, l'érable rouge. Et si tu es plus au nord, il y a l'érable à épis...

— Laisse tomber. Oublie.

— Depuis quand tu t'intéresses aux arbres ?

— Je parlais de mes cheveux, pas des arbres.

Elle me demande qui a comparé mes cheveux à des feuilles d'érable, mais pas d'un ton suspicieux. Elle parle d'une voix douce, comme si elle trouvait cela mignon.

— Personne.

— Quelqu'un a dû te le dire.

— Je ne peux pas l'avoir remarqué toute seule ?

Nous nous arrêtons au feu rouge. À la radio, une voix communique les dernières nouvelles.

— Si je te le dis, tu dois me promettre de ne pas en faire tout un plat.

— Évidemment.

Je la regarde un bon moment.

— Promets-le.

— OK. Je te le promets.

J'inspire.

— Un professeur me l'a dit. Que mes cheveux étaient de la couleur des feuilles d'érable rouge.

J'éprouve un vertige de soulagement en prononçant ces mots. Je laisse presque échapper un rire.

Maman plisse les yeux.

— Un professeur ?

— Maman, regarde la route.

— Un homme ?

— Qu'est-ce que ça change ?

— Un professeur ne devrait pas te dire une chose pareille. Qui était-ce ?

— Maman.

— Je veux savoir.

— Tu m'as promis de ne pas en faire tout un plat.

Elle serre les lèvres, comme pour se calmer.

— Je trouve juste que c'est bizarre de dire ce genre de chose à une fille de quinze ans.

Nous traversons la ville : des maisons victoriennes délabrées divisées en appartements, le centre désert, l'hôpital tentaculaire, la statue de Paul Bunyan qui sourit et qui, avec ses cheveux et sa barbe noirs, ressemble un peu à M. Strane.

— C'est un homme, dis-je. Tu trouves vraiment que c'est bizarre ?

— Oui, répond maman. Je trouve ça vraiment bizarre. Tu veux que j'en parle à quelqu'un ? Je peux y aller et faire un scandale.

Je l'imagine entrer dans le bâtiment administratif et demander à parler à la proviseure. Je secoue la tête. Non, je ne veux pas de ça.

— Il a juste dit ça comme ça. Ce n'était rien du tout.

Maman se détend un peu.

— C'était qui ? demande-t-elle de nouveau. Je ne ferai rien. Je veux juste savoir.

— Mon prof de sciences politiques.

Je sors ce mensonge sans hésitation.

— M. Sheldon.

— M. Sheldon !

Elle crache ce nom comme si c'était le plus ridicule qu'elle ait jamais entendu.

— Tu ne devrais pas traîner avec des professeurs, de toute façon. Essaie plutôt de te faire des amis.

Je regarde la route défiler. Nous pourrions prendre l'autoroute jusqu'à Browick, mais maman refuse. Elle dit que c'est une piste automobile remplie de gens énervés. Elle préfère emprunter une deux voies et mettre le double de temps.

— Je n'ai pas de problème, tu sais.

Le front plissé, elle jette un regard dans ma direction.

— Je préfère être seule. C'est normal. Tu ne devrais pas m'en faire baver à cause de ça.

— Je ne t'en fais pas baver.

Mais nous savons toutes les deux que ce n'est pas vrai.

Au bout d'un moment, elle ajoute :

— Je suis désolée. Je m'inquiète pour toi, c'est tout.

Pendant le reste du trajet, nous n'échangeons pratiquement pas un mot. Et tandis que je regarde par la vitre, je ne peux m'empêcher d'avoir l'impression d'avoir gagné.

Je suis assise dans un box de lecture à la bibliothèque, un devoir de géométrie étalé devant moi. J'essaie de me concentrer, mais mon cerveau me donne l'impression d'être une pierre qui fait des ricochets. Ou bien non – un caillou qui rebondit dans une boîte de conserve. Je sors mon carnet pour griffonner quelque chose et me changer les idées avec le poème de la fille de l'île sur lequel je travaille encore. Quand je lève le nez de mon carnet, une heure s'est écoulée, et mon devoir de géométrie est toujours au point mort.

Je me frotte le visage, je reprends mon crayon de papier et j'essaie de travailler, mais au bout de quelques minutes, je regarde par la fenêtre. C'est l'heure magique, la lumière embrase les arbres

rougeoyants. Des garçons en maillot de foot avec leurs chaussures à crampons en bandoulière sur l'épaule rentrent de leur entraînement. Deux filles portent des étuis à violon comme des sacs à dos, et leurs queues-de-cheval identiques se balancent au rythme de leurs pas.

Et puis je vois Mlle Thompson et M. Strane marcher côte à côte en direction du bâtiment des lettres. Ils se déplacent lentement, prennent leur temps. M. Strane a les mains derrière le dos et Mlle Thompson sourit, se touche le visage. J'essaie de me souvenir si je les ai déjà vus ensemble, j'essaie de déterminer si Mlle Thompson est jolie. Elle a les yeux bleus et des cheveux noirs, une combinaison que ma mère qualifie toujours de remarquable, mais elle est grassouillette et son derrière ressort comme une étagère. C'est le genre de corps que j'ai peur de développer si je ne fais pas attention.

Je plisse les yeux pour voir plus de détails au loin. Ils sont proches mais ne se touchent pas. À un moment, Mlle Thompson bascule sa tête en arrière et se met à rire. M. Strane est-il drôle ? Il ne m'a jamais fait rire. J'appuie mon visage contre la vitre et j'essaie de les garder dans mon champ de vision, mais ils tournent et disparaissent derrière les feuilles orange d'un chêne.

Nous passons le PSAT³ et je m'en sors bien, mais pas aussi bien que la plupart des autres élèves de seconde, qui commencent à recevoir des brochures d'universités de l'Ivy League dans leur boîte aux lettres. Je m'achète un autre agenda pour m'aider à m'organiser, ce que mes professeurs remarquent et relaient à Mme Antonova, qui m'offre une boîte de pralines pour saluer mes efforts.

En cours de lettres, nous lisons Walt Whitman, et M. Strane évoque l'idée que les gens contiennent des multitudes et des contradictions. Je commence à remarquer comment lui-même

semble se contredire. Par exemple, il est allé à Harvard mais nous raconte qu'il a grandi dans la pauvreté, il parsème ses discours pleins d'éloquence d'obscénités, et combine blazers bien taillés et chemises repassées avec des chaussures de randonnée déglinguées. Son style d'enseignement est également pétri de contradictions. Participer en classe semble toujours risqué, parce que s'il aime ce que vous dites, il applaudira et ira direct au tableau pour élaborer autour du commentaire brillant que vous venez de faire, mais si cela lui déplaît, il ne vous laissera même pas terminer – il vous coupera avec un « Ok, ça suffit » bien cassant. J'ai peur de parler même si parfois, après qu'il a posé une question ouverte à la classe, il me regarde droit dans les yeux, moi, comme s'il voulait savoir spécifiquement ce que j'ai à dire.

En marge des notes que je prends en classe, je consigne les détails qu'il laisse échapper à son sujet : il a grandi à Butte, dans le Montana, qui se prononce « Bioute » ; avant d'aller à Harvard à dix-huit ans, il n'avait jamais vu l'océan ; il habite dans le centre-ville de Norumbega, en face de la bibliothèque municipale ; il n'aime pas les chiens, un chien l'a attaqué lorsqu'il était enfant. Un mardi après l'atelier d'écriture créative, une fois que Jesse est sorti de la classe et se trouve au milieu du couloir, M. Strane me dit qu'il a quelque chose pour moi. Il ouvre le tiroir du bas de son bureau et en sort un livre.

— C'est pour la classe ? je demande.

— Non, c'est pour vous.

Il fait le tour de son bureau et pose le livre dans mes mains. *Ariel*, de Sylvia Plath.

— Vous l'avez déjà lue ?

Je secoue la tête, retourne le volume. Il est usé, doté d'une reliure en toile bleue. Un bout de papier dépasse entre les pages –

un marque-page de fortune.

— Elle est un peu excessive, mais les jeunes femmes l'adorent.

Je ne sais pas ce qu'il veut dire par « excessive », mais je n'ai pas envie de lui poser la question. Je feuillette le livre – éclairs de poèmes –, et je m'arrête à l'endroit où est inséré le marque-page. Le titre, « Dame Lazare », est écrit en capitales et en gras.

— Pourquoi le marque-page est-il ici ?

— Je vais vous montrer.

M. Strane vient à côté de moi, tourne la page. Le fait d'être si proche de lui me donne l'impression d'être avalée ; ma tête n'arrive pas à hauteur de ses épaules.

— Là, dit-il en pointant le doigt vers ce passage :

De la cendre je surgis

Avec mes cheveux rouges

Et je dévore les hommes comme l'air⁴.

— Cela m'a fait penser à vous, dit-il.

Puis il passe sa main derrière moi et tire sur ma queue-de-cheval.

Je regarde fixement le livre comme si j'étudiais le poème, mais les strophes se brouillent, ne sont plus que des taches noires sur une page jaune. J'ignore comment je suis censée réagir. J'ai l'impression que je devrais rire. Je me demande s'il me drague, mais c'est impossible. La drague, c'est amusant normalement, et tout ceci est trop chargé pour l'être.

Tout bas, M. Strane me demande :

— Est-ce un problème, que cela m'ait fait penser à vous ?

J'humecte mes lèvres, je hausse les épaules.

— Non, bien sûr.

— Parce que je ne voudrais surtout pas dépasser les bornes.

Dépasser les bornes. Je ne sais pas trop ce qu'il veut dire par là non plus, mais sa façon de me regarder me dissuade de lui poser la moindre question. Soudain, il semble à la fois gêné et plein d'espoir – j'ai l'impression qu'il pourrait se mettre à pleurer si je lui répondais que c'est un problème.

Alors je souris, je secoue la tête.

— Ce n'est pas le cas.

Il expire.

— Bien.

Il s'éloigne de moi et regagne son bureau.

— Lisez-le et dites-moi ce que vous en pensez. Peut-être que cela vous inspirera un ou deux poèmes.

Je sors de la classe et je vais directement à Gould, où je me mets au lit et je lis *Ariel* dans son intégralité. Les poèmes me plaisent, mais ce qui m'intéresse avant tout, c'est de comprendre pourquoi ces textes lui ont fait penser à moi, et quand il a établi ce rapprochement – l'après-midi avec la feuille, peut-être ? Des cheveux rouge érable. Je me demande depuis combien de temps il a ce livre dans un tiroir de son bureau, s'il a attendu longtemps avant de se décider à me le donner. Peut-être a-t-il dû trouver le courage de le faire.

Je prends le bout de papier qu'il a utilisé pour marquer la page de « Dame Lazare », et j'écris dessus soigneusement en cursive « Je surgis avec mes cheveux rouges » avant de l'épingler sur le tableau en liège au-dessus de mon bureau. Les adultes sont les seuls à me complimenter sur mes cheveux, mais là, c'est plus qu'un compliment. Il pense à moi. Il pense tellement à moi que certaines choses lui font penser à moi. Ce n'est pas rien.

J'attends quelques jours avant de lui rendre *Ariel*. Je traîne un peu à la fin du cours en attendant que tout le monde soit parti, puis je fais glisser le livre sur son bureau.

— Alors ?

Il se penche en avant sur son coude, impatient d'entendre mon avis.

J'hésite, je fronce le nez.

— Elle est un peu égocentrique.

Ma remarque le fait rire – d'un vrai rire.

— C'est juste. Et j'apprécie votre honnêteté.

— Mais ça m'a plu. Surtout celui que vous aviez sélectionné.

— Je pensais bien qu'il vous plairait.

Il va jusqu'aux bibliothèques encastrées, passe en revue leurs rayonnages.

— Tenez.

Il me tend un autre livre – Emily Dickinson.

— Voyons voir ce que vous pensez de celui-ci.

Je n'attends pas avant de lui rendre le Dickinson. Le lendemain, après le cours, je laisse tomber le volume sur son bureau.

— Je ne suis pas fan, dis-je.

— Vous plaisantez.

— C'était assez barbant.

— Barbant !

Il pose sa paume sur sa poitrine.

— Vanessa, vous me brisez le cœur.

— Vous avez dit que vous appréciez mon honnêteté.

Je laisse échapper un rire.

— C'est le cas. Simplement, je l'apprécie davantage quand je suis d'accord avec elle.

M. Strane me prête ensuite un livre d'Edna St. Vincent Millay, laquelle, d'après lui, est tout sauf barbante.

— Et c'était une fille rousse du Maine, remarque-t-il. Tout comme vous.

Les livres qu'il me prête me suivent partout, et je les lis dès que j'en ai l'occasion – chaque fois que j'ai une minute à moi et à chaque repas. Je commence à me rendre compte que la question n'est pas de savoir si j'aime ces œuvres. En fait, en me les proposant, il m'offre différents prismes à travers lesquels je peux me voir. Les poèmes sont des indices qui m'aident à comprendre pourquoi il s'intéresse autant à moi, ce qu'il voit exactement en moi.

L'attention qu'il me porte me donne le courage de lui montrer certaines ébauches de mes poèmes quand il demande à lire d'autres de mes travaux. Il me les rend avec des critiques – pas uniquement des louanges, mais de vraies suggestions pour m'aider à améliorer mon écriture. Il entoure des termes dont je n'étais déjà pas sûre, et écrit : *Meilleur choix ?* Il barre carrément certains mots et commente : *Vous pouvez faire mieux.* En marge d'un poème que j'ai écrit au milieu de la nuit après m'être réveillée d'un rêve dont le décor était un mélange de sa salle de classe et de ma chambre chez mes parents, il note : *Vanessa, celui-ci m'effraie un peu.*

Je commence à passer mon heure de permanence pédagogique dans sa classe, à réviser sur la table de séminaire pendant que lui travaille à son bureau. Les fenêtres nous drapent tous les deux de lumière d'octobre. Parfois d'autres étudiants viennent lui demander de l'aide sur des devoirs, mais la plupart du temps, il n'y a que nous. Il me pose des questions sur moi, sur mon enfance au bord du lac, sur ce que je pense de Browick, sur ce que je voudrais faire plus tard. Il me dit que je peux viser les sommets, que je possède une

forme rare d'intelligence, quelque chose qui ne se mesure pas en notes ni en résultats à des évaluations.

— Parfois, je m'inquiète pour les élèves comme vous. Ceux qui viennent de toutes petites villes dont les écoles sont en piteux état. Il est facile d'être dépassé et perdu dans un endroit comme celui-ci. Mais vous vous en sortez, n'est-ce pas ?

Je hoche la tête pour dire oui, tout en me demandant ce qu'il imagine lorsqu'il emploie les termes « piteux état ». Mon ancien collègue n'était pas si pourri que ça.

— N'oubliez pas que vous êtes spéciale. Vous avez quelque chose dont ne peut que rêver cette légion d'élèves brillants.

Au moment où il dit « légion d'élèves brillants », il esquisse un geste en direction des sièges vides autour de moi, et je pense à Jenny – son obsession pour les notes, au fait qu'un jour, en entrant dans notre chambre, je l'avais retrouvée qui pleurnichait sur son lit. Ses bottes, qu'elle n'avait pas pris la peine d'enlever, avaient ramené du gros sel sur ses draps, et son devoir d'algèbre de la mi-trimestre gisait sur le sol, tout chiffonné. Elle avait obtenu un 16. *Jenny, ça reste un B*, lui avais-je dit. Mais cela ne l'avait pas consolée. Elle s'était roulée en boule tout près du mur et avait enfoui son visage dans ses mains pour pleurer.

Une autre après-midi, alors qu'il est occupé à taper à l'ordinateur une séquence de cours, M. Strane sort comme ça, de but en blanc :

— Je me demande ce qu'ils pensent du fait que vous passiez autant de temps avec moi.

J'ignore qui ce « ils » désigne – d'autres élèves, d'autres professeurs, ou peut-être tout le monde, peut-être qu'il réduit le monde entier à un autre collectif.

— Je ne m'inquiétera pas pour ça, dis-je.

— Pourquoi donc ?

— Parce que personne ne remarque jamais rien de ce que je fais.

— Ce n'est pas vrai. Je vous remarque tout le temps.

Je lève les yeux de mon carnet. Il a arrêté de taper à l'ordinateur et, les doigts posés sur son clavier, il me regarde. Son visage est si doux que mon sang se fige.

Après cela, je l'imagine me regarder quand je prends mon petit déjeuner et que mes yeux sont encore tout bouffis, quand je marche dans le centre-ville, quand je suis seule dans ma chambre, que j'enlève l'élastique qui retient ma queue-de-cheval et que je me glisse dans mon lit avec le dernier livre qu'il a choisi pour moi. Dans mon esprit, il me regarde tourner les pages, subjugué par le moindre de mes gestes.

Le week-end portes ouvertes arrive, trois jours pendant lesquels Browick se présente sous son meilleur jour. Vendredi, il y a un cocktail réservé exclusivement aux parents, suivi d'un dîner au réfectoire de l'école où l'on sert des mets qui, autrement, ne sont jamais au menu : rôti de bœuf, pommes de terre ratte, tarte chaude aux myrtilles. Les réunions parents-professeurs ont lieu le samedi avant le déjeuner, les matchs à domicile dans l'après-midi, et les parents qui passent la nuit sur place vont en ville le dimanche matin, soit à l'église, soit au restaurant pour un brunch. L'année dernière, les miens sont venus pour tout, même pour le culte du dimanche, mais cette année, ma mère m'a dit : « Vanessa, si nous devons endurer encore une fois tout ce machin, ton père et moi allons perdre le goût de vivre. » Voilà pourquoi ils ne sont là que le samedi pour rencontrer mes professeurs. Pas de souci. Browick, c'est mon univers, pas le leur. Pour eux, plutôt voter pour les républicains que

de mettre sur le pare-brise de leur voiture l'un de ces autocollants
PARENT D'ÉLÈVE DE BROWICK.

Après avoir rencontré mes professeurs, ils passent dans ma chambre. Papa porte sa casquette des Red Sox et sa chemise à carreaux rouges et noirs, tandis que maman essaie de relever le niveau vestimentaire avec son twin-set. Pendant que mon père tourne en rond dans la pièce, inspectant ma bibliothèque, ma mère s'allonge dans le lit à côté de moi et tente de prendre ma main dans la sienne.

— Non ! dis-je en retirant brusquement ma main.

— Alors laisse-moi sentir ton cou, dit-elle. Ton odeur m'a manqué !

Je colle mon épaule contre mon oreille pour la repousser.

— C'est vraiment trop bizarre, maman. C'est pas normal.

L'année dernière, pendant les vacances d'hiver, elle m'a demandé si elle pouvait garder mon écharpe préférée et la mettre dans une boîte afin de pouvoir la sortir et la renifler quand je lui manquerais. C'est le genre de pensée que je dois chasser de mon esprit immédiatement, sinon j'éprouve une culpabilité qui m'étouffe.

Maman commence à décrire les entretiens avec les professeurs, et je ne m'intéresse qu'à une chose : ce que M. Strane a dit. Mais j'attends qu'elle passe en revue tous les professeurs de sa liste parce que je ne veux pas éveiller ses soupçons en manifestant trop d'intérêt.

Enfin, elle dit :

— Par contre, ton prof de lettres m'a tout l'air d'un homme intéressant.

— C'est le grand barbu ? demande mon père.

— Oui, celui qui a étudié à Harvard, répond-elle.

Elle prononce ce mot en étirant chaque syllabe. *Hah-vahd*. Je me demande comment le sujet est arrivé dans la conversation. M. Strane a-t-il glissé cette information dans la discussion, ou bien est-ce que mes parents ont remarqué le diplôme accroché au mur derrière son bureau ?

— Un homme très intéressant, répète maman.

— Comment ça ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il a dit que tu avais écrit une bonne dissertation la semaine dernière.

— C'est tout ?

— Il aurait dû nous en dire plus ?

Je mords l'intérieur de ma joue, mortifiée à l'idée qu'il ait parlé de moi comme si je n'étais qu'une élève parmi d'autres. *Elle a écrit une bonne dissertation la semaine dernière*. Je ne suis peut-être que cela à ses yeux.

— Tu sais qui ne m'a pas impressionnée du tout ? Ce prof de sciences politiques, là, M. Sheldon.

En me décochant un regard entendu, elle ajoute :

— Il m'a fait l'effet d'un vrai connard.

— Jan, allons, s'offusque papa.

Il déteste quand maman jure devant moi.

Je me lève et j'ouvre la porte de mon placard. Je farfouille dans mes vêtements afin de ne pas avoir à les regarder pendant qu'ils se demandent s'ils devraient rester pour le dîner au campus ou rentrer à la maison avant la nuit.

— Ça t'embête beaucoup si on ne reste pas dîner ? me demandent-ils.

Je regarde fixement mes vêtements sur la tringle, et je marmonne que ça m'est égal. Quand je leur sers mon habituel au

revoir abrupt, j'essaie de rester calme en voyant les yeux de maman s'embuer de larmes.

Le vendredi avant la remise de notre gros devoir sur Walt Whitman, M. Strane fait un tour de table, et demande à chacun, au hasard, de partager les idées clés de sa dissertation. Nous avons droit à un retour immédiat sur notre travail : « bien mais à creuser », « on efface et on recommence ». Tout du long, nous sommes tous pétris d'angoisse. Tom Hudson se voit attribuer un « on efface et on recommence », et pendant un instant, on a l'impression qu'il va pleurer, alors que quand Jenny obtient un « bien mais à creuser », elle cligne vraiment des yeux pour chasser ses larmes, et une part de moi a envie de se précipiter de son côté de la table, de l'étreindre et de dire à M. Strane de lui foutre la paix. Quand vient le tour de ma dissertation, il déclare que c'est parfait.

Une fois tout le monde évalué, il reste encore quinze minutes de cours, alors M. Strane nous recommande de profiter de ce temps-là pour améliorer notre dissertation. Je reste assise sans trop savoir quoi faire étant donné qu'il a jugé mon travail parfait en l'état. Il m'appelle depuis son bureau. Il soulève le poème que je lui ai donné au début du cours et, d'un geste de la main, me demande de venir le voir.

— Échangeons à ce sujet, dit-il.

Je me lève. Ma chaise racle le sol juste au moment où Jenny laisse tomber son crayon de papier pour se débarrasser d'une crampe à la main. Pendant quelques instants, nos regards se croisent, et je sens ses yeux sur moi tandis que je me dirige vers le bureau de M. Strane.

Quand je m'assieds sur la chaise juste à côté de lui, je remarque qu'il n'y a aucune annotation en marge de mon poème.

— Rapprochez-vous un peu afin que nous puissions parler sans déranger les autres, dit-il.

Avant que j'aie le temps de bouger, ses doigts agrippent le dossier de ma chaise qu'il fait rouler vers lui. Moins de trente centimètres nous séparent.

Si certains se demandent ce que nous faisons, ils n'en laissent rien paraître. Autour de la table de séminaire, les élèves, concentrés, ont tous la tête baissée vers leur copie. On dirait qu'ils sont dans un monde, et M. Strane et moi, dans un autre. Avec sa paume, il lisse l'endroit où j'ai plié mon poème et se met à lire. Il est si proche de moi que je sens son odeur – café et poussière de craie –, et tandis qu'il lit, je regarde ses mains, ses ongles plats rongés, les poils noirs sur ses poignets. Je me demande pourquoi il a souhaité échanger avec moi sur ce texte alors qu'il ne l'a pas encore lu. Je me demande ce qu'il a pensé de mes parents, s'il les a trouvés ploucs – papa vêtu de sa chemise bûcheron, maman serrant son sac à main contre sa poitrine. *Oh, vous êtes allé à Harvard*, ont-ils dû dire avec un accent encore plus prononcé que d'ordinaire parce qu'ils étaient impressionnés.

Tout en pointant son stylo vers la page, M. Strane murmure :

— Nessa, je dois vous poser la question. Est-ce que dans ce passage, vous cherchiez à être sensuelle ?

Mes yeux s'arrêtent aussitôt sur les vers qu'il désigne :

*Le ventre violet & douce, elle se réveille,
Repousse les couvertures du bout de ses orteils au vernis
écaillé,
Bâille la bouche grande ouverte pour qu'il puisse regarder en
elle.*

En entendant sa question, je me détache de moi-même, comme si mon corps restait à côté de lui, mais que mon esprit battait en retraite et rejoignait la table de séminaire.

Jamais personne ne m'a qualifiée de sensuelle auparavant, et seuls mes parents m'appellent Nessa. Je me demande s'ils m'ont désignée par ce surnom pendant l'entretien. Peut-être que M. Strane l'a noté quelque part et l'a gardé dans un coin de sa tête pour lui.

Est-ce que je cherchais à être sensuelle ?

— Je ne sais pas.

Il s'éloigne un peu de moi, un mouvement infime que je perçois tout de même.

— Mon intention n'est pas de vous mettre mal à l'aise, dit-il.

Je me rends compte qu'il s'agit d'un test. Il veut voir comment je réagis en m'entendant qualifiée de sensuelle, et mon malaise est synonyme d'échec. Alors je secoue la tête.

— Je ne suis pas mal à l'aise.

Il poursuit sa lecture, écrit un point d'exclamation à côté d'un autre vers et murmure, plus pour lui-même que pour moi :

— Oh, c'est charmant, ça.

Quelque part dans le couloir, une porte claque. Autour de la table, Gregg Akers fait craquer ses articulations les unes après les autres, et Jenny passe sa gomme encore et encore sur les arguments de sa dissertation qu'elle n'arrive pas à corriger. Mon regard dérive vers les fenêtres et remarque quelque chose de rouge. Je plisse les yeux et je vois un ballon de baudruche dont la ficelle s'est prise dans une branche de l'érable. Il flotte au vent et cogne contre les feuilles et l'écorce. D'où peut bien venir ce ballon ? Je le regarde fixement pendant ce qui me semble un long moment, avec une telle concentration que je ne cligne même pas des yeux.

Et puis le genou de M. Strane touche ma cuisse nue, juste au-dessous de l'ourlet de ma robe. Alors que ses yeux sont toujours posés sur le poème et que la pointe de son stylo suit les vers, son genou se cale contre moi. Je me fige, je fais la morte. Autour de la table de séminaire, neuf têtes sont baissées, en pleine concentration. De l'autre côté de la vitre, un ballon rouge est mollement accroché à la branche d'un arbre.

Au début, je me dis qu'il ne s'en rend pas compte, qu'il prend ma jambe pour le bureau ou le côté de la chaise. J'attends qu'il comprenne, qu'il voie où s'est retrouvé son genou et qu'il murmure un « désolé » avant de le déplacer, mais son genou reste pressé contre moi. Quand j'essaie d'être polie et de m'éloigner un peu, il bouge avec moi.

— Je pense que nous sommes très semblables, Nessa, murmure-t-il. Je devine à votre façon d'écrire que vous êtes une romantique torturée, comme moi. Vous aimez les choses sombres.

Protégé des regards par son bureau, il baisse la main et me caresse le genou doucement, avec hésitation, comme on pourrait caresser un chien dont on n'est pas encore sûr qu'il ne va pas devenir méchant et mordre. Je ne le mords pas. Je ne bouge pas. Je ne respire même pas. D'une main, il continue à prendre des notes sur le poème pendant que, de l'autre, il me caresse le genou. Mon esprit se glisse hors de moi et frôle le plafond. Je peux ainsi me voir d'en haut : les épaules voûtées, le regard perdu au loin, les cheveux d'un roux éclatant.

Et puis le cours est terminé. M. Strane s'éloigne de moi, l'endroit sur mon genou que sa main a déserté est désormais froid, et la pièce n'est que mouvements, sons, fermetures Éclair que l'on remonte, manuels que l'on referme d'un coup, rires, mots, et personne ne sait ce qui s'est passé devant tout le monde.

— J'attends le prochain avec impatience, me dit M. Strane.

Il me tend le poème qu'il a annoté comme si tout était normal, comme si ce qu'il venait de faire ne s'était jamais produit.

Les neuf autres élèves rangent leurs affaires et sortent de la classe pour poursuivre leur vie, vont à des entraînements, à des répétitions et à des ateliers. Je quitte moi aussi la pièce, mais je ne suis pas l'une d'eux. Ils sont les mêmes, alors que moi, j'ai changé. Désormais, je suis déshumanisée. Sans attache. Tandis qu'ils traversent le campus, terrestres et ordinaires, je m'envole, laissant derrière moi une queue de comète rouge érable. Je ne suis plus moi-même ; je ne suis personne. Je suis un ballon de baudruche rouge prisonnier des branches d'un arbre. Je ne suis rien du tout.